

# Une fille pour du vent

André Obey

*Préface de Jean-Laurent Cochet*





## Préface

Le théâtre d'André Obey est un des plus chers à mon cœur. J'ai l'impression d'en avoir été nourri. Je fais miennes sa respiration et sa cadence. Je l'ai découvert très jeune, lorsque élève de Julien Bertheau, me fut révélé «L'Homme de Cendres» à la Comédie Française. Je n'eus aucune peine à vite savoir la pièce par cœur, et aujourd'hui encore, lorsque, pour mon plaisir, j'en fais des lectures privées à mes élèves ou à quelques amis, la brochure m'est à peine utile pour retrouver aux mêmes endroits, exactement, mon exaltation ou mes larmes. Puis je pris connaissance, par le livre, de toute l'œuvre déjà éditée, qui, bien que son impérative puissance théâtrale requière l'écho d'une salle et d'un public, ne perd rien, sur le papier, de son savoureux lyrisme et de son ampleur vibratoire. Puis ce fut, grâce à Bertheau toujours, la fulgurante révélation de «Revenu de l'Étoile» aux lectures à une voix de Michel Polac, émission, hélas! trop tôt disparue. J'écrivis à Obey pour me procurer le manuscrit j'étais alors encore pensionnaire à la Comédie. Il me remercia de ma lettre «jaillie», s'étonnant avec joie d'avoir conservé dans la Maison, et parmi les jeunes générations, des admirations aussi vives.

Enfin, avec une distribution imparfaite, une direction de jeu assez lâche, mais dans le très beau décor de Wakhévitch, ce fut «Une Fille pour du Vent» qui est, à mon avis, avec «Lazare», une de ses réussites les plus achevées. Tout y est pour nous rappeler, et avec quelle vigueur! qu'il est le grand tragique-populaire de notre époque. L'auteur dont on croit qu'il est à découvrir. Le voici, avec l'ambition du sujet, l'universalité du thème, la perfection de la conduite toute musicale, l'imbrication de l'intrigue digne du plus exigeant cruciverbiste, l'originalité de la vision du poète qu'il ne cesse d'être, le foisonnement des conteurs et des idées, et surtout, surtout l'éclatement du Verbe, surgi du plus profond de l'être et

de la terre, chatoyant, simple, direct, abondant, dru, arraché de sa sensation la plus exacte, la plus «subie», pour être mis en bouche, pour être mâché, les poumons de l'interprète dilatés par ce souffle généreux; tout cela au service de l'humanisme le plus intelligent, de l'émotion bouleversante d'une virile tendresse que viennent rehausser l'humour, l'ironie ou le trait d'esprit le plus singulier, l'acuité du regard intérieur.

Une œuvre qui, à l'égal des tragiques grecs, des élisabéthains, du «Pilate» de Raynal ou des plus charnels Pirandello, sait toucher les sens et le cœur du spectateur le plus fruste ou le plus raffiné. L'équilibre et l'harmonique y sont parfaits. C'est un grand théâtre oratoire et physique. C'est la célébration des éléments, de l'homme, de la Vie jusque dans la mort. C'est aussi une œuvre amicale, un hymne à la dignité et à la noblesse, une réconciliation, une Réunion qu'exige de ses semblables la créature permanente, l'unanimité du laboureur et de son sillon, du jardinier et de sa rose.

Peut-être nous faudra-t-il retrouver, avant que ce chant n'éclate à nouveau pleinement sur nos scènes, dans nos moyens d'acteurs comme dans nos consciences de spectateurs, cette médiévale naïveté, cette spontanée communion, dont, n'était le génie de certains chantres comme Obey, on pourrait à regret penser qu'elle n'est plus, pour emprunter les paroles finales de l'Ulysse d'« Une Fille pour du Vent », que « l'odeur de jeunesse d'un grand secret perdu ».

**Jean-Laurent Cochet**

La scène représente la tente d'Agamemnon, avec de l'espace (une sorte de *no man's land* scénique) à droite, à gauche, derrière et devant (*proscenium*). Dans la tente, au fond, un brasero allumé, un divan à droite premier plan, des sièges, une petite table (gauche premier plan). La porte est au fond C'est la nuit. Au lever du rideau, un serviteur est en train de placer sur la table des verres et un flacon de vin. Après quoi, il se met à ranger la tente. Un temps. Entre brusquement, par le fond, Ménélas.

MÉNÉLAS : Mon frère n'est pas rentré?

LE SERVITEUR (*sursaute*) : Vôte...

MÉNÉLAS (*impatient*) : ... frère, oui! Pas rentré?

LE SERVITEUR : Non, Monsieur. (*montrant la tente vide*) Vous voyez.

MÉNÉLAS : Ne t'occupe donc pas de ce que je vois ou ne vois pas. Réponds. Sans commentaires.

LE SERVITEUR : Bien, Monsieur.

MÉNÉLAS (*corrigeant*) : Général!

LE SERVITEUR : Général.

MÉNÉLAS : Voilà! (*un pas vers lui*) Tu es soldat, mon bon, avant d'être larbin. Tu comprends?

LE SERVITEUR : Oui, Monsieur.

MÉNÉLAS : Général!

LE SERVITEUR : Général.

MÉNÉLAS : Ça t'écorche la bouche?

LE SERVITEUR : Non.

MÉNÉLAS Alors ?... (*il vient à lui*) : Et pas seulement soldat! soldat: en guerre.

LE SERVITEUR : Je sais. (*il se met au garde-à-vous*)

MÉNÉLAS : Eh bien! ne l'oublie pas. Ou je te le rappellerai. Et ça t'écorchera... autre chose que la bouche... Repos !... (*changeant de ton*) Mon frère n'a rien fait dire?

LE SERVITEUR : Pas à moi, en tout cas.

MÉNÉLAS : Ulysse non plus?

LE SERVITEUR : Ulysse?

MÉNÉLAS (*avec irritation*) : Oui! le seigneur Ulysse !... Tu ne le connais pas?

LE SERVITEUR : Si, si, mais je pensais...

MÉNÉLAS (*le coupant*) : Tu n'as pas à penser. Tu as à... à servir... Sais-tu qui est de garde à la tente de la reine?

LE SERVITEUR : Je l'ignore.

MÉNÉLAS : Excellent! Voilà ta seule réponse aux questions indiscretes, mieux: à toutes les questions... Bon! Je vais voir la reine. J'en ai pour dix minutes. (*il fait deux pas vers la porte et se retourne*) Quoi ? Qu'est-ce que tu marmottes ?... La reine est là. Et puis ?... Et la princesse aussi. Et elles sont arrivées, comme ça, sans crier gare. Ça te chiffonne?

LE SERVITEUR : Pas du tout.

MÉNÉLAS : Je vois, là, dans ton œil, une sale petite lueur de... ruse. Éteins-moi ça. Tout de suite, allons, éteins! L'œil vague, l'oreille close, la bouche cadennassée, c'est ainsi que doit être l'ordonnance de mon frère, le général en chef. (*encore deux pas se retourne et revient*) Si mon frère ou Ulysse arrivent en mon absence, tu leur dis où je suis et que je reviens tout de suite.

LE SERVITEUR : Oui, Monsieur.

MÉNÉLAS (*furieux*) : Tu y tiens !... Donne-moi mon grade, bon dieu! (*il sort et claque la porte*)

LE SERVITEUR : Cocu !... Voilà ton grade... Double! Triple cocu !... (*il vient au premier plan et se met à retaper, brutalement, le divan*) Quant à ce qui se passe ici, on le sait... ou on le saura! (*il bouscule le divan*)

*Un temps. On entend (coulisse droite) la voix du soldat mort.*

VOIX DU SOLDAT (*loin*) : Où est le général ?... (*pause, plus près*)  
Faut que je lui parle tout de suite...

*Il apparaît, lunaire, au proscenium à droite.*

LE SOLDAT : Il faut que je parle tout de suite au général en chef.  
(*il avance à pas lents, et voit le serviteur*) Salut, vieux. Où il est? (*il chancelle*). Bon dieu que j'ai mal au ventre !... (*il tient son ventre à deux mains*) Mais... qu'est-ce qu'il y a là-dedans? (*une pause, il se détend*) Alors, vieux, où il est ?... Où il est, le général? (*Occupé par sa besogne, l'autre lui tourne le dos, puis remonte vers le fond.*) Non, mais dis, qu'est-ce qui te prend .. Tu peux pas me répondre ?... (*plus fort*) Tu peux pas me répondre? (*pause, à lui-même*) Ça, alors !... Lui aussi? Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous à faire semblant d'être sourds? D'abord, le petit sergent... puis, après, le brancardier... et maintenant, ce copain-là !... (*au serviteur*) Eh! là-bas, t'es bouché ?... (*Pas de réponse. à lui-même*) Ça, alors !... (*plus fort*) Ça, alors... (*au serviteur*) Hé... Tu me reconnais pas? C'est moi que j'suis venu, avec deux autres bonshommes, pas plus tard que ce matin... prendre les ordres du Patron, rapport à cette mission. J'étais ici ce matin, tu ne te rappelles pas? (*il fait deux pas. s'arrête*) Oïe, nom de dieu, mon ventre !... (*il souffre*) A croire qu'y a, dans mes tripes, une... famille de rats... (*pause*) Ça passe... (*soupir*) C'est passé... (*brusquement*) Il faut que je parle tout de suite au général en chef. J'ai une chose à lui dire... une chose que j'ai vue... que j'suis seul à savoir, moi, le soldat... (*il cherche*) soldat... (*pause*) Mince! je ne sais plus mon nom... (*avec angoisse*) Ça, alors, c'est marrant. V'là que je n'ai plus de nom... (*il se retourne vers le public*) Mais qu'est-ce qui m'arrive?... J'suis comme dans un brouillard... (*très direct*) Il faut que j'voie tout de suite le général en chef... (*il se retourne vers la gauche*) Général !... (*il s'en va*) Général !... (*il disparaît à gauche*)

*Tout de suite, sur sa sortie, entre Ulysse par le fond. Le serviteur se met vivement au garde-à-vous.*

ULYSSE : Bonsoir, Simon, bonsoir... Et repos, mon garçon... Haa, qu'il fait bon chez toi! Dehors, tu sais, ça pince.

LE SERVITEUR (*très ouvert*) : Il gèle, Votre Honneur.

ULYSSE Mon honneur remercie cordialement le tien... Oui, nous tenons l'hiver. *(il va au brasero)* Qu'est-ce que tu brûles là-dedans?

LE SERVITEUR : Du cèdre.

ULYSSE : Tout s'explique! C'est pour ça que ça embaume.

LE SERVITEUR : Le grand cèdre, vous savez, que l'orage a abattu ?... J'en ai tiré cent bûches... cent quatre, exactement.

ULYSSE : Tu es une perle, Simon. *(il regarde autour de lui)* Vous êtes bien logé!

LE SERVITEUR : Oui, oh! ça peut aller. Vous n'étiez jamais venu?

ULYSSE : Si, mais... avec les autres.

En visite officielle. J'étais un peu distrait.

LE SERVITEUR : Ce soir, c'est plus sérieux.

ULYSSE : Ça t'intéresse, pas vrai? *(il passe et montre le divan)* Je peux m'asseoir là-dessus? *(il s'assoit)* Bigre, j'appelle ça un lit. Et c'est peu dire, un lit : une couche royale ... Tant pis, je l'essaye. *(il s'allonge)* Splendide !... *(il s'étale)* Je comprends que le Patron endure, sur ce grabat, les fatigues de la guerre!

LE SERVITEUR : Oh ! ça ne l'intéresse pas.

ULYSSE : Quoi?

LE SERVITEUR : Tout ça, le... confort, le lit, la table, le feu... *(une pause, puis très directement)* Vous savez qu'il ne dort plus?

ULYSSE *(se redressant)* : Comment ça, plus dormir?

LE SERVITEUR : Il ne se couche même pas. Il reste dans son fauteuil, à... penser, se ronger. La nuit avant celle-ci, il a tout le temps marché.

ULYSSE *(remettant ses pieds par terre)* : Marché!

LE SERVITEUR : Sans s'arrêter.

*Un temps.*

ULYSSE : Où est-il?

LE SERVITEUR : J'en sais rien. Il devrait être ici. Son frère est venu voir s'il n'était pas rentré. À ce que j'ai cru comprendre, vous avez rendez-vous tous les trois ?...

ULYSSE : Exact. *(il se lève et, tête basse, fait lentement quelques pas)*

LE SERVITEUR : Vous avez pas l'air gai.

ULYSSE : Non, en effet, pas très.

*Un petit temps.*

LE SERVITEUR : Ça va mal?

ULYSSE (*lointain*) :Hn?

LE SERVITEUR : Cette guerre?

ULYSSE : Ça ne va... ni bien ni mal, mon vieux, ça ne va pas. Et tu le sais comme moi. (*il repart*)

*Un temps.*

LE SERVITEUR : Pourquoi on démarre pas?

ULYSSE : Demande ça aux marins.

LE SERVITEUR : Oh! si on les écoute, ceux-là, et leurs histoires, j'vous parie que dans un an on est encore ici. Du chiqué, la marine.

ULYSSE : Il faut bien leurs bateaux pour traverser la mer!

LE SERVITEUR : Leurs bateaux, leurs bateaux !... Depuis le temps qu'on s'entraîne à se fourrer, s'entasser dans ces sacrés bateaux, c'est devenu les nôtres. Si les marins marchent pas, y a qu'à les laisser là. On s'en tirera toujours.

ULYSSE (*s'arrête*): Pourquoi ne prendrais-tu pas le commandement des troupes?

LE SERVITEUR : Vous blaguez, mais, franchement, ça n'irait pas plus mal. Enfin quoi, entre nous, qu'est-ce que ça signifie d'être là, sur le sable, depuis un mois et plus, après avoir gueulé aux quatre coins du ciel qu'on s'en allait pour faire le Grand Débarquement, mais un débarquement qu'on n'aurait jamais rien vu de pareil dans le monde?... Total, on n'est même pas fichu de s'embarquer. Et c'est les autres, en face, qui s'amènent chez nous, dans leurs petits rafiots qui voltigent sur la mer. C'est eux qui nous chatouillent, qui nous asticotent, qui nous tueront du monde un de ces jours, vous verrez. C'est les autres qui débarquent, ha ! chez les débarqueurs !...

ULYSSE : Ça te gêne?

LE SERVITEUR : J'aime pas ça. Quand je pars pour faire la guerre, moi, je la fais ou je m'en retourne.

ULYSSE : Et tu tiens à la faire?

LE SERVITEUR : La guerre? Vous rigolez! Mais on n'a plus le choix. Si on rentrait maintenant, on nous foutrait des pierres. Faut

y aller, c'est sûr. Seulement à ce train-là, on n'en prend pas le chemin... Des fois je me dis, comme ça, qu'on bougera pas d'ici.

ULYSSE : Je crois que tu te trompes.

LE SERVITEUR : Preuve: le Patron s'installe. Il fait venir sa femme! Et, qui plus est, sa fille !... J'ai rien contre elles, notez, mais si on va par là, pourquoi on ferait pas venir, nous, chacun sa chacune? Ça serait la vie de château... Non, non, vous comprenez, tout ça sent la pagaille.

ULYSSE : Nous n'avons pas eu de chance. Tout s'est mis contre nous.

LE SERVITEUR : Ça se force, la chance.

ULYSSE : Ah! oui ?... Tu peux forcer la mer, le ciel, et le brouillard? et ce vent qui... roupille depuis bientôt six semaines, qui ne veut rien savoir? Tu peux forcer ce vent?

LE SERVITEUR : Pas moi, bien sûr.

ULYSSE : Qui donc ?... Et qui aurait deviné que le vent et la mer nous attendaient ici pour jouer à un jeu qu'ils n'ont jamais joué, jamais, de mémoire d'homme, demande aux indigènes. (*il se rassoit*)

*Un temps.*

LE SERVITEUR (*bas*) : Quelqu'un l'avait deviné.

ULYSSE : Vraiment? Qui ça?... (*pause*) Réponds!

LE SERVITEUR (*comme à regret*) Le Vieux.

*Pause.*

ULYSSE : Ah ?... C'est par là que tu vas?

*Pause.*

LE SERVITEUR (*même ton*) : Il voit les choses.

ULYSSE (*violent*) : Foutaises! (*il se lève, fait trois pas*) Le Vieux!

Toujours le Vieux ... Je ne sais pas ce qui vous prend de vous toquer de ce type. (*il repart, en colère, jusqu'au fond de la tente et se retournant, plus calme*) En tout cas, si « Le Vieux » a eu cette clairvoyance... météorologique, il l'a gardée pour lui.

LE SERVITEUR : Ça n'est pas ce qu'on dit.  
ULYSSE : On dit beaucoup de choses, il semble. (sec) Qu'est-ce qu'on dit?  
LE SERVITEUR (avec effort) : Eh ben !... (il s'arrête)  
ULYSSE (plus sec) : Qu'est-ce qu'on dit?  
LE SERVITEUR (même jeu) : ... que le Vieux vous a prévenus...  
ULYSSE : Donne-lui donc son nom!  
LE SERVITEUR (bas) : Faut pas. Ça porte malheur.  
ULYSSE (stupéfait) : Quoi?... Qu'est-ce que tu me racontes .. (il redescend vivement) Vous n'en êtes pas là ?...  
LE SERVITEUR : Je vous jure que le Vieux...  
ULYSSE (le coupe) : Il s'appelle Kalkhas. Il s'appelle Kalkhas comme tu t'appelles Simon, un point c'est tout... Répète!  
LE SERVITEUR : Que je répète?  
ULYSSE : Oui, ce nom qui te fait peur. Vas-y!  
LE SERVITEUR (bas) : Kalkhas.  
ULYSSE : Plus fort !  
LE SERVITEUR : Kalkhas.  
ULYSSE : Voilà, ça y est. Et tu n'en es pas mort...  
Bon !... Qu'est-ce qu'on dit de Kalkhas?  
LE SERVITEUR : On dit qu'il avait vu... (il s'interrompt) Vous allez vous fâcher.  
ULYSSE : Prends tes risques. Allez, va !  
LE SERVITEUR On dit qu'il avait vu, prévu tout ce qui arrive. Et depuis bien longtemps.  
ULYSSE : Un devin, en somme. Et puis?  
LE SERVITEUR : On dit que, ça fait quinze jours, vous vous êtes retrouvés, le Patron, son frère et vous, dans la tente de ... (avec effort) Kalkhas.  
ULYSSE : Vous avez un Service de renseignement au poil! Et qu'est-ce qui s'est passé dans la tente de... (il l'imite) Kalkhas?  
LE SERVITEUR : Ça, on ne le sait pas.  
ULYSSE : Ça m'étonne.  
LE SERVITEUR : On le suppose.  
ULYSSE : Ah ! bon. Tu me soulages.  
LE SERVITEUR : Oh ! c'est pas bien malin: le Vieux vous aura dit la façon d'en sortir.  
ULYSSE : De quoi?

LE SERVITEUR : De la pagaille. il vous aura donné le moyen, le... le truc.

ULYSSE : Plus qu'un devin: un mage.

LE SERVITEUR : (*s'animant*) Il doit y avoir un truc qui nous tirerait d'affaire, un système, une... astuce. Quand je pense qu'une armée, la plus grande du monde, est là... empatouillée !... Il y a un truc, c'est sûr. Et le Vieux le connaît!

ULYSSE : Le Vieux ne connaît rien.

LE SERVITEUR (*même jeu*) : C'est un type formidable, qui voit tout, qui sait tout. Et ce qu'il ne sait pas...

ULYSSE : Il l'invente.

LE SERVITEUR : Il le trouve !...Il sait tout, je vous dis!

ULYSSE (*à lui-même*) : Et plus qu'un mage, un dieu !... Nous avons amené un dieu dans nos fourgons... Ah ! misère de misère... (*il soupire et se rassoit.*)

*Un temps.*

LE SERVITEUR (*timidement*) : Général...

ULYSSE : Non, tais-toi.

LE SERVITEUR (*même jeu*) : C'est vrai ce que je dis.

ULYSSE (*fort*) : Je sais !... Je sais que tu le crois, que vous le croyez tous, vous qui ne croyez à rien... Je ne comprendrai jamais pourquoi des hommes libres éprouvent le besoin de se forger des chaînes. (*il se rejette sur le lit*)

*L'autre ne bouge pas.*

*Un temps.*

LE SERVITEUR : Écoutez, Général, Dieu sait si je... (*il se reprend*) si tous, nous vous faisons confiance. Vous êtes un homme bon, courageux et...

ULYSSE (*couché*) : Passons!

LE SERVITEUR : C'est pour vous faire comprendre... Je connais des tas de types qui se feraient tuer pour vous...

ULYSSE (*se rasant, furieux*) : Que veux-tu que j'en fasse, de leur chienne d'existence ?... Écoute-moi, Simon. Il y a peu de choses, au

monde, qui vaillent qu'on meure pour elles, mais sûrement pas un homme, pas un seul. Tu m'entends?

LE SERVITEUR : Mais...

ULYSSE : Tais-toi!

*Un temps.*

*(plus calme)* Et si le Vieux... Kalkhas... vous ordonnait une chose... une chose monstrueuse?

*Pause.*

LE SERVITEUR : Qu'est-ce que c'est «monstrueuse»?

*Pause.*

ULYSSE : Imagine, par exemple...

*L'entrée de Ménélas le coupe, brutalement.*

LE SERVITEUR : Fixe! *(il se met au garde-à-vous)*

MÉNÉLAS : Allez, hop, toi, dehors !

LE SERVITEUR : A vos ordres, Général. *(il se dirige vers la porte et sort)*

MÉNÉLAS *(il ôte son manteau, se jette dans un fauteuil)* : Je suis crevé, bon dieu! ... *(il soupire puis, se redressant)* Alors, Ulysse? ..... *(changeant de ton)* Attends! ... *(il se relève vivement, va à la porte qu'il ouvre, regarde dehors, referme et revient)* Ce camp fourmille d'espions. *(il se rassoit)* Alors, Ulysse, alors? .. Quelle histoire, hein, mon vieux?

*Ulysse hoche la tête sans répondre. Un temps.*

*(d'un ton morne)* Je viens de voir ma belle-soeur, et ma nièce... *(soupir)* Cette enfant... Je n'ai pas su quoi leur dire... Elles sont là, insouciantes. Elles bavardent, elles... rien. *(pause)* Elles m'ont trouvé sinistre.

*Même jeu d'Ulysse.*

*Un temps.*

*(même ton)* Iphigénie s'est plainte de ne pas t'avoir vu. Je crois qu'elle a pour toi une... petite flamme... Pourquoi donc n'es-tu pas allé les saluer?

ULYSSE : Par lâcheté. *(un long silence)* Comment est ta belle-soeur?

MÉNÉLAS Elle est... sur l'œil, bien sûr. Elle parle, mais... elle écoute. Elle flaire, elle tâte... Je crois que ton absence lui a paru bizarre.

ULYSSE : Bien d'autres bizarreries l'attendent, la pauvre femme.

MÉNÉLAS : Oui, hélas, quelques autres...

*Silence.*

ULYSSE : Dis-moi, une chose m'étonne: qu'elles soient venues, d'elles-mêmes, se jeter dans le piège.

MÉNÉLAS : Pas d'elles-mêmes, tu penses!

ULYSSE : Ah! bon ?... Comment, alors?

MÉNÉLAS *(éludant)* : Bah...

ULYSSE : Va donc!

MÉNÉLAS *(avec gêne)* : Mon frère s'est... arrangé.

ULYSSE : Hn-hn, très bien... Comment?

MÉNÉLAS : Ça n'a plus d'intérêt. Ce qui compte, c'est qu'elles sont là. Toutes les deux!... Ulysse, mon camarade, qu'est-ce que nous allons faire?

*Un temps.*

ULYSSE *(bas)* : Je ne sais.

MÉNÉLAS : Il faut savoir. *(il se lève, nerveusement, se dirige vers le fond et, se retourne soudain)* Ah! c'est vrai, j'oubliais... Nous avons un mort.

ULYSSE *(sursautant)* : Un?..

MÉNÉLAS : ...mort, oui, Le premier.

*Un petit temps.*

ULYSSE *(amèrement)* : Quelle bonne nouvelle!

*Silence.*

*On voit reparaître à droite, sans bruit, le soldat mort.*

LE SOLDAT : Qu'est-ce qu'y peut fabriquer, ce foutu général ?... C'est qu'y faut que j'lui parle. Tout de suite. C'est important. Pas moyen de le repérer. Et y fait un brouillard. Jamais, dans toute ma vie, vu un brouillard pareil. (*il arrive au bord de la tente, il se penche*)

*Un petit temps.*

ULYSSE : Qui est-ce ?

MÉNÉLAS : Qui ?

ULYSSE : Le soldat mort.

MÉNÉLAS : Ça, mon vieux, je n'en sais rien. Un homme...

ULYSSE : Oui, on a le choix.

*Silence.*

LE SOLDAT : Qu'est-ce qu'ils nous chantent là, avec leur soldat mort ?... On n'a pas de morts, nous autres.

*Pause.*

MÉNÉLAS : Je crois que c'est un fantassin, patrouilleur...

LE SOLDAT : Patrouilleur ? ...

*Pause.*

MÉNÉLAS : ...parti ce matin...

LE SOLDAT (*plus fort*) : Ce matin ?

*Pause.*

MÉNÉLAS : ... à l'aube, avec deux autres, et tué...

LE SOLDAT (*cri*) : Non !

MÉNÉLAS : ... par des Chleuhs, débarqués d'une vedette.

LE SOLDAT : Non, non, j'veux pas, j'veux pas!

*Silence. Ménélas vient se rasseoir.*

ULYSSE : Simon me l'avait dit qu'ils nous tueraient du monde... On peut savoir son nom?

LE SOLDAT (avec angoisse) : Non, on ne peut pas.

MÉNÉLAS (à Ulysse) : Pourquoi?

ULYSSE : Je ne peux pas te dire... Le premier mort, ça compte.

*Silence.*

LE SOLDAT : Ça, alors... ça, alors... (*il repart lentement, passe devant la tente*) Vous parlez d'un coup dur... (*il s'arrête*) Mais la mère ?... Et Marie ?... (*il repart*) Et tout ce que j'ai laissé là-bas, en m'en allant ?... (*il s'arrête*) Et qui c'est qui pensera que j'suis parti trop vite pour donner à la terre son troisième labour ?... La mère, elle n'y est plus. Les voisins, c'est des vaches. Et Marie, elle est jeune... (*il repart, résolument*) Oh ! y faut que je déniche ce bon dieu de général pour lui dire... (*en colère*) pour lui dire... (*il s'arrête soudain. Un temps. Puis, comme en songe*) Elle est jeune, Marie... (*il repart, lentement, et, en un cri de douleur*) Elle est jeune, Marie... (*il disparaît à gauche*)

*Un temps.*

*Brusquement, Ménélas se relève de son fauteuil.*

MÉNÉLAS : Mais qu'est-ce qu'il fiche, bon sang! Ça fait plus de deux heures...

ULYSSE : Où est-il?

MÉNÉLAS : Chez le Vieux. Je l'y ai expédié. Après l'avoir soufflé, gonflé, chargé à bloc. Je l'ai... tiré, sur Kalkhas, comme une flèche... furieuse! (*il se remet à marcher, vers le fond de la tente*)

ULYSSE : Kalkhas a la peau dure.

MÉNÉLAS : Mais l'autre est aiguisé, je te prie de le croire. (*il s'arrête au fond*) Deux heures, tout de même, c'est long.

ULYSSE : Oui, bien long pour une flèche.

MÉNÉLAS : Je t'en prie, ne plaisante pas. Je suis dans une angoisse... (*il revient au fauteuil et s'y laisse tomber*) Il y a des moments où l'idée de cette... chose me fait comme défaillir. Ma nièce, Ulysse, pense donc!

ULYSSE : Tu ne découvres tout de même pas, cette nuit entre toutes, la force des liens du sang? Tu connais, de longue date, la famille de ton frère, et cette nièce...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Non, pas elle! Pas cette enfant charmante, si droite et si... flexible, et que j'ai découverte aujourd'hui, justement. J'avais le souvenir d'une gosse, oui, gentille. Mais c'est une jeune fille, c'est la jeune fille, Ulysse, qui, ce soir, est sortie d'un... vieux rêve...

ULYSSE : Je vois.

*Pause.*

MÉNÉLAS : Quand l'image me transperce de cette enfant livrée à une mort affreuse... Comment avons-nous pu ... Hein ?... Qu'est-ce qui s'est passé, en nous, cette nuit-là .. Est-ce que nous étions saouls?

ULYSSE : Oui, quelque chose comme ça. Je crois que nous étions... ivres.

MÉNÉLAS : De quoi?

ULYSSE : Ça j'en sais rien, mais... oui, quand on y pense, ça ressemblait à l'ivresse. (*un temps*) Faut-il... imaginer que la vie de cet homme... distille quelque... vapeur...

MÉNÉLAS (*brusque*) : Tu ne crois pas à ces choses.

ULYSSE : Pas beaucoup, en effet... Mais alors, je t'écoute. Dis-moi comment, cette nuit-là, trois hommes sensés ont pu trouver fort naturelle, voire même... sage, l'aberration d'un quatrième. (*pause*) J'écoute.

MÉNÉLAS (*violent*) : Je n'en sais rien. Je ne sais qu'une chose : j'ai peur. L'enfant est en danger, Ulysse, en danger de mort.

ULYSSE (*soupirant*) : Eh! oui.

MÉNÉLAS : Il faut que nous la sauvions ... Nous la sauverons?

ULYSSE : Je l'espère.

MÉNÉLAS : Il le faut. Sur quatre que nous sommes à avoir fait ce pacte... insensé, révoltant, trois sont d'accord. Alors?

ULYSSE : Reste le quatrième.

*Pause.*

Veux-tu un peu de vin ?

MÉNÉLAS (*sec*) : Non, merci.

ULYSSE : Tu as tort. (*il va -premier plan gauche - se servir à une petite table, garnie de verres et de flacons*)

*L'autre, au fond de la tente, le regarde impatiemment.*

MÉNÉLAS : C'est curieux, tu... t'installes! Tu es partout chez toi!  
Tu... (*agacé*) Enfin ! ... (*il se remet à marcher; un temps; exaspéré*)

Mais qu'est-ce qu'il peut foutre?

ULYSSE (*assis, buvant*) : Il a du mal, parbleu. L'autre a déjà une main sur... cette tendre gorge.

MÉNÉLAS : Tu as de ces images !... *Un temps.* Quelle heure est-il?

ULYSSE : Sais pas.

MÉNÉLAS : Quand je pense, mon vieux,  
à cette petite fille, qui dort...

ULYSSE : N'y pense pas.

MÉNÉLAS (*amer*) : Bravo! (*il se remet à marcher*)

ULYSSE : Mais reste donc en place !

MÉNÉLAS (*un peu égaré*) : Oui, oui... tu as raison. (*il vient se rasseoir*)

*Silence.*

ULYSSE : Tu ne trouves pas que le froid monte ?

MÉNÉLAS (*ailleurs*) : Je... ne sais pas, je ne sens pas.

*Ulysse va, posément, mettre du bois dans le feu et revient s'asseoir.*

*Un temps.*

ULYSSE : J'ai oublié de dire qu'on mette la peau d'ours à mon lit,  
c'est idiot.

MÉNÉLAS : Parce que tu comptes dormir?

ULYSSE : Je compte m'y efforcer.

*Silence. On voit (premier plan droit) paraître Agamemnon. Il s'arrête un instant, tête basse, réfléchissant.*

*voix du SOLDAT MORT (en coulisse gauche, loin) : Général!*

*Un petit temps. Agamemnon se détourne, fait trois pas vers le fond (en contournant la tente), s'arrête, et revient face.*

*voix du SOLDAT (plus près) : Général!*

*Il apparaît (gauche proscenium) et s'arrête, haletant.*

LE SOLDAT : Ha! C'est pas malheureux !... Ça fait je ne sais combien que je cavale après vous... Écoutez, Général, j'ai une chose à vous dire... une chose importante... (*il s'interrompt*) Eh! dites, vous m'entendez?

*Tourné vers le public, Agamemnon ne bronche pas. (un pas vers lui)*

C'était ce matin, à l'aube... (*il cherche*) Ah ! faut pas me bousculer! ... (*enchaînant*) On faisait cette patrouille, moi et puis les deux autres, comme vous aviez dit... (*il s'interrompt*) Vous ne m'écoutez pas ! ... (*un nouveau pas vers lui*) J'veus dis que c'est important... (*enchaînant*) On marchait tous les trois, en douce, comme sur des oeufs... tout le long de la mer... J'arrive à une grande pierre enfoncée dans le sable...

*Agamemnon, soudain, se tourne vers le fond*

Hé! vous en allez pas !... (*il court à lui*) C'est une chose importante! Y a rien de plus important !...

*Agamemnon s'en va lentement.*

V'là qu'y s'en va, bon dieu!... Général!... Général!...

*Agamemnon disparaît derrière la tente.*

*(il revient à l'avant scène)* Y veut pas m'écouter. Mais aussi c'est ma faute. J'sais pas lui dire la chose. J'ai pas de mots... j'trouve pas le bout. N'empêche que quand je l'aurai cette chose, il l'écouterà. Y sera bien obligé. Faut que j'la trouve, bon dieu. Y faut que j'trouve la chose. *(il sort)*

*Un petit temps.*

MÉNÉLAS *(à Ulysse)* : Ecoute un peu... *(se redressant)* Ecoute...

*La porte s'ouvre, où apparaît Agamemnon.*

*(Se levant d'un jet)* Alors ? Alors ?

ULYSSE *(se levant)* : Du calme!

*Agamemnon entre, sans répondre, ferme la porte et se retourne.*

MÉNÉLAS : Quoi ? Quoi ? Zéro ?

AGAMEMNON : Hélas!

MÉNÉLAS : Bon dieu!

*Agamemnon descend*

*Ulysse lui avance un siège. Il s'assoit en silence.*

Eh bien ? Parle! Va donc !... Nous sommes là à haleter depuis...

ULYSSE : Un peu de calme. *(il va remplir un verre de vin et revient le tendre à Agamemnon)*

AGAMEMNON *(voix basse)* : Merci. *(il vide son verre et soupire)*

MÉNÉLAS : Alors, maintenant ? Vas-y!... Cette brute, ce... salopard, comment a-t-il été ?... Comment s'est-il tenu devant son chef ? et le nôtre...

ULYSSE *(le coupe)* : Doucement!

MÉNÉLAS : Je... bouillonne de colère et d'anxiété. *(à Agamemnon)*  
Raconte!

AGAMEMNON : *(avec fatigue)* A quoi bon raconter ? Vous connaissez cet homme ?... Il a été... lui-même. Obtus. Imperméable.

MÉNÉLAS (*frémissant*) : Tu l'as secoué, je pense?

AGAMEMNON : Rien qu'à le voir, on lâche pied.

MÉNÉLAS : Tu lui as demandé ? Tu lui as ordonné ?

AGAMEMNON (*avec lassitude*) : Il ne vous répond pas.

MÉNÉLAS (*se montant*) : Ton sang n'a pas crié?

AGAMEMNON : Mais si, naturellement.

MÉNÉLAS (*même jeu*) : Ton sang n'a pas hurlé?

AGAMEMNON : Si, je te dis, mais, tout de même, il n'a pas...  
discouru! Mon sang s'est contenté de saigner. En silence.

MÉNÉLAS : Si tu as défendu une cause sacrée sur ce ton de  
rhéteur...

AGAMEMNON : J'ai défendu cette cause comme j'ai pu, de mon  
mieux, et je ne permets pas...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Ha ! je le connais, « ton mieux ». Il est juste  
au-dessous du médiocre et...

ULYSSE (*le coupe*) : Tais-toi!

*Silence.*

AGAMEMNON (*bas*) : Je te remercie, Ulysse. (*il vient à la table, se  
verse du vin, boit avidement*)

*Silence.*

ULYSSE (*à Agamemnon*) : Y a-t-il, selon toi, un motif de penser ?...

Reste-t-il un espoir de... convaincre cet homme?

AGAMEMNON (*après un temps*) : Hélas, je crains que non.

MÉNÉLAS (*explosant*) : Hoo!

*(il se met à marcher, dans le fond de la tente)*

AGAMEMNON (*à Ulysse*) : Tu le connais comme moi: tête de bois,  
cœur de pierre... Et puis, il faut le dire, les raisons qu'il vous donne...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Il donne donc des  
raisons? Je le croyais muet.

AGAMEMNON (*à Ulysse*) : ...ces raisons sont très fortes.

ULYSSE : Par exemple ?

AGAMEMNON : Eh! l'armée !... Cette armée sans emploi, que son désœuvrement finirait...

ULYSSE : Oui, c'est juste.

*Un temps.*

Mais si l'armée attend que je ne sais quel... miracle change le cours des choses, peu lui chaut de savoir ce qui le lui vaudra.

AGAMEMNON : Elle attend ce miracle de Kalkhas.

ULYSSE : D'accord. Mais elle n' imagine pas d'où il le tirera. As-tu dit à cet homme, lui as-tu suggéré que l'on pourrait peut-être faire au sort quelque don, pour lui aussi précieux, mais pour nous moins ruineux qu'une tête si chère ?

AGAMEMNON : Certes! Il répond à cela...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Je croyais que ce type ne répondait jamais.

ULYSSE (*à Agamemnon*) : Celui qui, de nous quatre - le seul - a su traduire en paroles humaines un décret du destin à nous indéchiffrable, ne saurait-il transmettre aux... Puissances invisibles notre supplication? notre... proposition ?... Nous ferions bonne mesure...

AGAMEMNON : Il m'était difficile, mon cher, tu le conçois, d'avancer hardiment sur ce chemin... oblique. Ce que Kalkhas énonce, dans ses trances prophétiques, est, pour lui, loi divine.

ULYSSE : Tu lui as, cependant, représenté vivement la cruauté de la chose... son atrocité ?...

AGAMEMNON : Ulysse !... Comment peux-tu !... J'étais en larmes, voyons! La sueur m'inondait !... Mais il ne comprend pas. Pour lui, c'est un honneur - et le plus grand de tous - que d'être publiquement réclamé par le ciel. Oui, un honneur immense, qui dépasse celui qu'il touche de son aile, tombe sur sa famille...

MÉNÉLAS : Ta femme en sera très fière.

AGAMEMNON : Kalkhas ajoute d'ailleurs...

MÉNÉLAS : Il a décidément réponse à tout.

AGAMEMNON (*se tournant vers lui*) : Assez!

MÉNÉLAS : Assez toi-même, lâche ! ... (*il vient, d'un bond, au premier plan*) Est-ce que tu ne sais plus? Hein? l'as-tu oublié? oui l'as-tu jamais su? que ta fille, en ce moment, vit sans même s'en

douter des heures terrifiantes ?... Elle ne les vit même pas, la pauvre, elle... elle les dort!

AGAMEMNON : Pas cela! Je t'interdis...

MÉNÉLAS (*plus fort*) : Veux-tu que, sous tes yeux, j'imite son sommeil?

AGAMEMNON : Cesse, je te l'ordonne!

MÉNÉLAS (*plus fort*) : Veux-tu que je te fasse cette respiration, ce souffle lent et doux...

AGAMEMNON (*cri*) : Tais-toi!

ULYSSE : Oui! c'est horrible.

MÉNÉLAS (*à Agamemnon*) : Je me tairai si tu parles, mais si tu parles vrai !... Si tu nous dis pourquoi, pour quelles raisons profondes, valables, convaincantes, tu n'as point écrasé, du talon de ta botte, cet être... répugnant, ce reptile... Parle, nous t'écoutons.

*Silence.*

*Agamemnon regagne lentement son siège et y prend place.*

*Un temps.*

AGAMEMNON : Je ne me sens pas tenu de vous faire confidence de mes secrètes pensées. Si je m'en ouvre à vous, c'est gracieuseté pure.

ULYSSE (*courtois*) : Et nous t'en savons gré. (*il s'assoit, fort simplement, au bord du divan*)

MÉNÉLAS (*ironique*) : Oh ! le gré le meilleur.

AGAMEMNON : J'ai longtemps hésité si j'irais chez Kalkhas, ce soir, ou n'irais point. Dix fois posant le pied sur le seuil de sa porte, dix fois me détournant pour regarder le camp, cette armée endormie... Mais si je balançais, quelque chose de moi lentement s'affermissait, trouvait sa consistance, sa dureté : mon devoir...

MÉNÉLAS : Ha ha, je l'attendais!

AGAMEMNON (*plus fort*) : Mon devoir, ce métal... cette barre d'acier...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Ton devoir est plus simple et méprise ce luxe de creuses métaphores. Ton devoir? Mais c'est toi. Ou bien tu le respire, ce paternel devoir, ou bien...

AGAMEMNON (*le coupe*) : Damné bavard !... Le père n'était pas seul, c'eût été trop facile, n'était, même, pas le premier. Il avait

devant lui le commandant en chef. Et, dans l'anxieux passage qu'il me fallait franchir, il n'y avait de place que pour l'un d'entre eux... (avec force) Le généralissime a, seul, franchi la passe. Le père, lui, s'est jeté dans l'abîme du deuil.

MÉNÉLAS (avec effroi) : Du deuil !

AGAMEMNON : Là où il est maintenant, dans cette profondeur, personne n'a le droit de tenter de descendre.

MÉNÉLAS (même jeu) : Est-ce que nous devons comprendre?..

AGAMEMNON : Quant au chef de l'armée, il vous a, simplement, précédés tous les deux, sur un chemin affreux, et où votre amitié n'osait pas l'engager.

MÉNÉLAS (éperdu) : Alors quoi ?... (furieux) Alors quoi ?... (il descend vers son frère) C'est... fini? C'est...

AGAMEMNON : Arrière! Demain vous marcherez, avec lui, sur ce chemin.

MÉNÉLAS (cri) : Demain !... (à Ulysse) : Tu l'entends? (il recule, en chancelant, et tombe assis sur le lit)

ULYSSE (rudement) : J'entends, oui, oh !... j'entends.

*Un temps.*

(à Agamemnon) Ainsi, c'est pour demain?

*Agamemnon baisse la tête sans répondre.*

Et même... demain matin?

AGAMEMNON (bas) : Je... oui, je... c'est Kalkhas... (avec gêne) Il y a une question d'astres.

ULYSSE : Les astres sont de la fête?

AGAMEMNON : La... lune, oui, je crois.

ULYSSE : Qu'est-ce que la lune, bon dieu ?... (se domine) Enfin, ça te regarde. (pause) L'enfant est... prévenue

AGAMEMNON (vite) : Non !... (hésitant) Je... pense que sa mère...

ULYSSE : Elle sait, elle?

AGAMEMNON Comment veux-tu? Je ne l'ai pas vue encore.

ULYSSE : Quand saura-t-elle?

AGAMEMNON : Oh ! cesse !... Je ne me suis pas posé toutes ces questions.

ULYSSE : Parbleu! Tu n'as de cette affaire qu'une vue générale. Mais il y a là-dedans une... réalité!

AGAMEMNON : Cette réalité était-elle moins forte le jour où, quand nous sûmes de la bouche de Kalkhas ce qu'ordonnait l'oracle, nos trois bouches, à nous, jurèrent obéissance ?

ULYSSE : Elle était plus lointaine. Et je serais plutôt fier qu'il m'ait fallu ce temps pour regarder en face une chose... inregardable. Mais ta fille, et sa mère la verront, elles, d'un coup. Et de quel œil, crois-tu ?

AGAMEMNON : Elles y pourvoient. Elles sont courageuses et sauraient être braves. Elles seront sublimes. *(pause)* Tu en doutes?

ULYSSE *(amèrement)* : Certes non! Tu l'es déjà toi-même... *(il soupire, se lève et se met à marcher, à pas lents, dans la tente)*

*Un temps.*

*(cessant de marcher)* Ainsi donc, tout est clair. Demain nous immolons, devant toute l'armée, Iphigénie ta fille. Et, à peine cette enfant a-t-elle rendu le souffle, qu'en s'envolant, ce souffle éveille, ébranle, déchaîne le vent qui dort depuis deux mois et nous refuse le départ. C'est bien ainsi?

AGAMEMNON *(fermement)* : Oui, je le crois.

ULYSSE *(poursuivant)* : Et nous embarquons, nous partons. L'armée, soudain, retrouve gaîté, force et valeur. Nous partons, arrivons, vainquons et revenons, chargés de gloire et d'or.

AGAMEMNON : Oui, vraiment, je le crois.

ULYSSE : Et, vengeance par nos bras des insultes de Troie, délivrée pour un siècle de la peur séculaire d'une puissante voisine, la Grèce enfin respire.

AGAMEMNON *(avec force)* : C'est ainsi, oui, ainsi!

ULYSSE : Tout cela, parce que Kalkhas a soif de sang nouveau.

AGAMEMNON : Pas lui, grands dieux!

ULYSSE *(avec sarcasme)* : Bien sûr ! C'est façon de parler. Je ne doute pas plus que toi que cet homme ne soit qu'un simple mandataire, et... désintéressé ! *(changeant de ton)* Bon! Eh bien! cette victime qu'il faut au ciel... il l'a !

AGAMEMNON *(sursaute)* : Quoi?

ULYSSE : Oui. Et toute fraîche. Le sang qu'elle a versé, un sang jeune, fume encore.

AGAMEMNON (*démonté*) : Qu'est-ce que tu ?...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Magnifique !... (*il se lève*) Mais naturellement ... Ah ! Ulysse, je t'admire. (*il va à lui*)

AGAMEMNON : Daignera-t-on m'informer?

MÉNÉLAS (*joyeusement*) : C'est vrai, tu ne sais pas ... Nous avons eu un mort!

AGAMEMNON : Un... mort ?

MÉNÉLAS : Oui, un tué, aujourd'hui, le premier !... Un homme de patrouille, tombé ce matin, bravement, en sacrifiant sa vie...

ULYSSE (*le coupe*) : Tais-toi!

*Pause.*

MÉNÉLAS (*interdit*) : Qu'est-ce qui te prend?

ULYSSE (*rudement*) : Tu n'es pas chargé de faire son éloge funèbre. (*pause, moins fort*) Excuse-moi.

MÉNÉLAS (*même ton*) : Mais... oui.

*Pause.*

ULYSSE (*à Agamemnon*) : Quelle qu'ait pu être la mort de ce pauvre garçon, qu'il soit tombé en brave ou en hurlant de peur, je crois que tu peux sans crainte l'échanger contre ta fille. Le... trou, qu'il va laisser quelque part dans le monde, ne sera pas moins grand ni moins rempli de larmes que ne serait, ici, la tombe d'Iphigénie.

*Longue pause.*

Tu dis?

AGAMEMNON : Je... réfléchis.

*Silence.*

*Entre, brusquement, le soldat, par la droite.*

LE SOLDAT (*très direct*) : Ce type sort, comme un diable, de par derrière la pierre. Je l'vois pas. Les autres gueulent. Alors, je l'vois. C'est ça... Je l'vois, mais c'est trop tard : il est déjà sur moi et j'sens

ce... truc qui... m'crève. (*vers la salle*) Dites donc, eh! à propos, j'ai pus mal à mon ventre, mais alors, pus du tout... Bon. Qu'est-ce que je disais?... Ah! oui, ce type qui fonce, avec un air... un air... (*il cherche puis, changeant de ton, très direct*) Il était furieux. Ça, c'est sûr et certain. Le type était furieux... Et il riait, le salaud. Jamais j'ai vu un homme rire comme ça, non, jamais. Et j'avais vous dire une chose : moi aussi, je riais. Je m'ai pas vu, mais je l'sais, je l'sens encore, ce rire, qui me grouille dans les joues... (*il fait le rire*) Saleté, va, saleté !... (*il se frotte, violemment, la bouche, du dos de la main*)

*Un petit temps.*

Bon ! Mais y a eu autre chose après le rire... une chose... (*il cherche*) au moment que j'tombais... c'est ça, quand j'suis tombé... ça y est, v'là qu'ça s'envole... Il faut que j'trouve la chose, autrement... autrement... *Un petit temps.* (*avec décision*) J'vas m'en retourner là-bas, à l'endroit de ce matin, à cette pierre, dans le sable... cette grande pierre que, derrière, la chose était cachée... (*en sortant*) la chose était cachée... (*il sort, premier plan droite*)

AGAMEMNON : Non. Ce n'est pas possible. Ah ! vous m'avez fait luire un espoir merveilleux... mais vain, malheureusement.

MÉNÉLAS (*violent*) : Pourquoi?

AGAMEMNON : La mort de ce soldat, si héroïque soit-elle, ne saurait racheter la vie de la princesse.

ULYSSE : Parce que c'est un homme de trop petite naissance?

AGAMEMNON : Tu ne me crois tout de même pas si bêtement orgueilleux ?... Un fait, un simple fait s'oppose à cet... échange, dont l'idée m'a, comme vous, enflammé d'espérance.

ULYSSE : Un fait ?

AGAMEMNON : Eh oui, fort simple. Est-ce que le vent souffle?

ULYSSE : Le... vent?

AGAMEMNON : Oui. Souffle-t-il?... Si la mort de cet homme était, disons... conforme aux... mystérieux desseins, le vent, depuis ce matin, nous ouvrirait la voie.

ULYSSE : Car nous en sommes là!

AGAMEMNON : Tu veux dire?

ULYSSE : Ce que je dis : nous en sommes au marché, et même au marchandage. Nous jouons, les dieux et nous, une partie sordide

où tout le monde attend que l'adversaire commence. Donnant donnant, Messieurs. (*direct*) Crois-tu, sincèrement, que, sitôt répandu ce sang... propitiatoire, le vent se déchaînera?

AGAMEMNON : Je le crois.

ULYSSE : Mais *tout de suite* ?

AGAMEMNON : Kalkhas n'en doute pas.

MÉNÉLAS : Qu'est-ce qu'il en sait?

AGAMEMNON : Il sait! Kalkhas est de ces hommes, fort rares, qui... mesurent une certaine dimension du monde, qui nous échappe.

*Un temps.*

ULYSSE (à *Agamemnon*) : Écoute-moi un peu... Durant ces longues semaines où l'armée, inactive, bâillait et murmurait, tu as vu plusieurs fois, et secrètement, Kalkhas ?

AGAMEMNON : Oui.

ULYSSE : Souvent?

AGAMEMNON : Plusieurs fois.

ULYSSE : Mais chaque fois plus longuement?

AGAMEMNON : C'est un homme remarquable et d'excellent conseil.

ULYSSE : Peu à peu, votre entente est devenue profonde?

AGAMEMNON : Il sait beaucoup de choses.

ULYSSE : Votre entente est devenue... étroite, amicale...

AGAMEMNON : Kalkhas n'a pas d'amis.

ULYSSE : Est-ce que tu en regorges ?... (*reprenant*) Votre entente est devenue une association.

AGAMEMNON : Et pour quels bénéfices?

ULYSSE : Une sorte d'alliance.

AGAMEMNON : Kalkhas est-il souverain?

ULYSSE : L'alliance du... temporel et du spirituel.

AGAMEMNON : Ah ! ta « haute politique » ?

ULYSSE : Si l'affaire réussit...

AGAMEMNON : Quelle affaire?

ULYSSE : Je la cherche. Oui, si elle réussit, tu nommes Kalkhas grand prêtre, lui te couronne empereur.

AGAMEMNON : Empereur? Mais je le suis.

ULYSSE : Il te manque au moins le titre.

AGAMEMNON : Mais je commande, en fait, à l'empire hellénique.

Les rois grecs, dont tu es, ne sont que mes vassaux.

ULYSSE : Qui, de vous deux, a eu l'idée d'Iphigénie?

AGAMEMNON (*sursautant*) : L'idée !...

ULYSSE (*tranquillement*) : ... du sacrifice, oui, d'Iphigénie?

AGAMEMNON (*se levant d'un bloc*) : Est-ce que tu deviens fou?

ULYSSE : Très bien, c'est donc Kalkhas. J'aime mieux ça, je l'avoue.

AGAMEMNON (*d'une voix blanche*) : Tu as de la chance, Ulysse, que j'aie pour ta vigueur et ta souplesse d'esprit une estime réelle et que j'admette les écarts d'une pensée rapide. L'« idée du sacrifice » ... Comme si cette exigence, affreuse, qu'on nous impose...

ULYSSE (*le coupe, rudement*) : Laisse-moi réfléchir !... Il y a là quelque chose... quelque chose de hideux.

*Silence.*

Dis donc ... Pourquoi demain?

AGAMEMNON : Demain ?

ULYSSE : Le... sacrifice. Pourquoi juste demain?

AGAMEMNON : J'ignore.

ULYSSE : Mais l'autre le sait ?

AGAMEMNON : Il doit être fort tard.

ULYSSE (*cri*) : Attends !... C'est là que gît la chose. (*il court à Agamemnon*) L'autre le sait, n'est-ce pas ?

AGAMEMNON : Il est tard. (*il marche vers le fond*)

ULYSSE : Une question.

AGAMEMNON : Non.

ULYSSE : Une seule.

AGAMEMNON : Veuillez vous retirer.

ULYSSE : Penses-tu que Kalkhas connaisse l'avenir?

AGAMEMNON : Je ne répondrai pas.

ULYSSE : Si! Tu ne peux pas refuser ou alors, ou alors... Penses-tu vraiment qu'il sache les événements futurs ?... Réponds!

MÉNÉLAS : Allons, réponds!

*Silence.*

ULYSSE : ... Car si je me figure le triomphe éclatant que la réponse du ciel vous vaudrait à tous deux, toi et ton astrologue, j'imagine mieux encore quel désastre naîtrait du silence des vents. Reniés par des dieux que vous disiez servir, meurtriers d'une enfant par amour du pouvoir, général incapable et pontife aveuglé, vous seriez, l'autre et toi, déchirés, déchiquetés par les soldats furieux, vos restes jetés aux chiens, votre mémoire vouée à la colère des siècles... As-tu pensé à cela?

AGAMEMNON : Kalkhas y a pensé.

ULYSSE : Je le crois fichtre bien : il n'a pensé qu'à cela !... Donc, il est sûr de soi? Et tu es sûr de lui?

AGAMEMNON : Je vous prie de vous retirer.

MÉNÉLAS : Ah ! non. Réponds, d'abord!

*(il vient se ranger près d'Ulysse)*

AGAMEMNON : Je vous prie de sortir.

MÉNÉLAS : Réponds!

AGAMEMNON : Assez! sortez!

MÉNÉLAS : Pas avant de savoir, nettement, clairement, ce qui te fait l'esclave d'un sauvage, d'un monstre!

KLYTEMNESTRE *(entrant)* : Quel monstre ?...

*Silence.*

Chaleureuse réception!

ULYSSE *(s'avançant)* : Mes hommages, Madame.

KLYTEMNESTRE : Un peu tardifs, peut-être, ces hommages ?...

ULYSSE : Mais sincères. *(il lui baise la main)*

*Klytemnestre se tourne vers Agamemnon.*

KLYTEMNESTRE : J'ai trompé votre absence en attendant les vôtres. Mais j'avais tort, il semble, puisqu'en votre présence je les attends toujours.

AGAMEMNON : Agréez mes excuses... Les devoirs de ma charge...

KLYTEMNESTRE : Y avait-il pour vous devoir plus exigeant que de vous assurer, au bout d'un tel voyage, que nous étions entières?

AGAMEMNON : J'ai... eu beaucoup à faire. La... situation - on vous dira cela - n'est pas des plus faciles.

KLYTEMNESTRE : C'est un sort, je suppose : je ne vous ai jamais vu autrement qu'enfoncé dans la difficulté.

AGAMEMNON : M'en croyez-vous ravi?

KLYTEMNESTRE : Peut-être pas ravi, mais pas fâché non plus: vous n'êtes vraiment vous-même qu'accablé de soucis.

*Un temps.*

*Elle regarde les trois hommes.*

Je dois dire qu'aujourd'hui, vous n'êtes pas le seul. Vos amis, eux aussi, paraissent écrasés...

*Un temps.*

Qu'est-ce qui se passe, ici?

*Silence.*

Je sens, je ne sais pas... un air, d'une lourdeur! une gêne, si épaisse !... Qu'est-ce qu'il y a, voyons ? Que veut dire ce mystère?

AGAMEMNON (*avec effort*) : Un... mystère?

KLYTEMNESTRE : Étouffant! Je l'ai flairé d'abord, avant même que d'être descendue de voiture. Et ma fille comme moi.

MÉNÉLAS : Que fait-elle?

KLYTEMNESTRE : Elle dort. Elle dort sur cette... planche que vous nommez un lit. Elle est jeune, elle.

MÉNÉLAS (*bas*) : Bien sûr.

KLYTEMNESTRE : Sitôt notre arrivée nous nous sommes senties, toutes les deux, perdues... étrangères, intruses.

AGAMEMNON : Fatigue... Dépression...

KLYTEMNESTRE : Non pas : des faits, précis. Personne n'attendait - personne! - cette arrivée. Ni femme ni serviteur ni... ordonnance, personne!

AGAMEMNON : Nous sommes dans un camp...

KLYTEMNESTRE (*le coupe*) : Les soldats de ce camp, ces soldats si curieux, si renseignés toujours, ignoraient totalement que nous dussions venir.

AGAMEMNON : Ce qu'ignorent les soldats est, fort heureusement, plus lourd que ce qu'ils savent.

KLYTEMNESTRE : Passe pour les soldats, mais leurs chefs, vos amis ?... Pas un de vos généraux, votre frère excepté, pas un de vos officiers n'est venu nous saluer ?... Si j'admets que vos absurdes histoires militaires se machinent en secret, je ne comprends pas pourquoi une affaire de famille aussi claire, honorable... joyeuse, qu'un mariage...

AGAMEMNON (*la coupe, vivement*) : Taisez-vous!

*Pause.*

ULYSSE (*avec stupeur*) : Un mariage!

*Pause.*

KLYTEMNESTRE : Comment! Ulysse non plus ? Ulysse ne savait pas ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ?... Vous nous faites venir, toute affaire cessante, de l'autre bout du monde...

AGAMEMNON (*la coupe*) : Je vous prie de vous taire.

KLYTEMNESTRE : Vous nous faites... accourir! Il faut, m'écrivez-vous, qu'au seuil de cette guerre qui menace d'être longue, un mariage assure l'avenir d'une descendance...

AGAMEMNON (*même jeu*) : Je vous somme de vous taire. Les affaires de famille, pour parler comme vous, se traitent en famille.

KLYTEMNESTRE : Notre frère et beau-frère est-il un étranger ?

Et le prudent Ulysse n'a-t-il pas entendu vingt secrets de famille, autrement graves...

AGAMEMNON (*même jeu*) : Assez !... Faites-moi la grâce de croire que j'avais mes raisons, que je les ai toujours, pour taire notre projet. Quant à Ulysse, il sait en quelle haute estime je tiens son jugement. Je lui parlerai seul, et il me comprendra.

ULYSSE : Oh ! j'ai déjà compris.

*Pause brève.*

MÉNÉLAS : Dis-moi, Agamemnon...

AGAMEMNON (*le coupe*) : Allons bon, voilà l'autre !

MÉNÉLAS : Est-ce que tu ne pourrais pas...

AGAMEMNON (*le coupe*) : Je *pourrais*, c'est certain, mais je ne le veux point. J'entends qu'une fois pour toutes, on quitte ce sujet.

MÉNÉLAS : Je pense, moi, au contraire...

AGAMEMNON (*même jeu*) : Pense tout ce qu'il te plaît, mais ne dis rien. C'est clair?

*Pause.*

KLYTEMNESTRE (*bas, à Ulysse*) Mais... on nous l'a changé!

ULYSSE (*même jeu*) : Mieux : métamorphosé.

MÉNÉLAS (*à Agamemnon*) : Personne ne m'empêchera...

AGAMEMNON : Personne, ici, ne fera, ne tentera, ne dira que ce que je permettrai qu'il dise, tente ou fasse. Je suis le chef.

MÉNÉLAS : Grâce à qui?... C'est nous, qui par le rang, le sang ou la valeur sommes au moins tes égaux, nous, qui t'avons élu.

AGAMEMNON : Mais vous m'avez élu !... Tous! Unaniment !...

N'espère pas que je laisse cette unanimité se délabrer en moi comme je sens, chaque jour, qu'en vous elle se délabre. Je suis devenu bloc.

KLYTEMNESTRE (*à elle-même*) : Oui, une métamorphose!

MÉNÉLAS : Cette unanimité, que notre discipline avait faite entre nous et qui, tu as raison, va chaque jour s'effritant, une chose peut nous la rendre.

AGAMEMNON : Et c'est?

MÉNÉLAS : Notre révolte.

AGAMEMNON : Ne dis pas de sottises. Il n'y a, et tu le sais, qu'une révolte qui vaille, c'est celle de l'armée. Et l'armée est à moi.

MÉNÉLAS : L'armée d'un peuple libre n'est pas...

AGAMEMNON (*le coupe*) : Cela suffit !... Tu remâches, tu tournes en rond... Tu me donnes le vertige.

MÉNÉLAS : Ta tête est trop solide pour...

AGAMEMNON (*excédé*) : Assez!

KLYTEMNESTRE (*de même*) : Oui, assez!

*Pause brève.*

MÉNÉLAS (à *Klytemnestre*) : Admirable !... Vous aussi ?... Vous voilà donc, comme lui, devenue Générale? Et Générale en chef?

KLYTEMNESTRE : Vous êtes ridicule.

MÉNÉLAS : Si je vous disais que c'est *vous* qui êtes ridicule, amèrement ridicule, qui faites taire vos amis pour laisser la parole à votre pire ennemi?

KLYTEMNESTRE : Je vous défends...

MÉNÉLAS (*la coupe*) : Mais oui !... Donnez-moi donc des ordres !... Les fumées du pouvoir vous ont déjà grisée ?... (*changeant de ton*) Allons, ma soeur, allons! Comment ne sentez-vous pas qu'Ulysse et moi luttons, pour l'ordre, la raison, contre un homme que la guerre incline à la folie!

KLYTEMNESTRE : Il est temps, vraiment!

MÉNÉLAS : Il n'est jamais trop tard pour tenter d'arrêter une guerre imbécile.

KLYTEMNESTRE : Qui donc a déchaîné cette guerre imbécile? Qui a placé plus haut son malheur conjugal que les cent mille bonheurs que cette guerre va faucher?

MÉNÉLAS : J'étais fou, je le sais. Et je l'ai dit vingt fois. J'étais tout éperdu de haine et de vengeance. Quand je me suis repris, d'autres m'avaient froidement volé cette vengeance. C'était devenu leur guerre... Vous le savez bien, voyons! Et toi aussi, Ulysse! Je n'ai rien donné d'autre à cette guerre qu'un prétexte.

ULYSSE : En lui donnant prétexte, tu lui as tout donné. Les guerres ne valent que ce que valent leurs prétextes. Cette guerre-ci vaut cher, je suis navré de te le dire.

MÉNÉLAS : Mais à la fin, bon dieu, je ne peux porter le poids...

KLYTEMNESTRE (*le coupe*) : Un instant, je vous prie. Vous avez dit une chose qui demande précision. Comment se nomment ces... « autres », qui vous ont, paraît-il, volé votre vengeance?

MÉNÉLAS : Qu'ils la gardent! Je la leur laisse.

KLYTEMNESTRE : Mais qui sont-ils?

MÉNÉLAS : Qu'importe!

KLYTEMNESTRE : Cela m'importe. Dites !...

*Pause brève.*

AGAMEMNON : Il y a moi. d'abord. Si l'on en croit mon frère, je suis...

MÉNÉLAS : Restons-en là!

AGAMEMNON (*poursuivant*) : Je suis un de ces dangereux maniaques du pouvoir qui trouvent dans la guerre...

MÉNÉLAS : Je n'ai pas dit cela! J'ai dit que tu étais un instrument docile, que je veux croire inconscient, dans les mains de Kalkhas, qui, *lui*, est un maniaque, et des plus dangereux.

KLYTEMNESTRE : Ah ! C'est Kalkhas?

MÉNÉLAS (*bourru*) : Parbleu!

*Pause brève*

KLYTEMNESTRE : Je commence à comprendre... C'était Kalkhas, le «monstre»?

MÉNÉLAS : Lui seul, oui... jusqu'ici.

KLYTEMNESTRE (*à Ulysse*) : Est-ce qu'il mérite ce nom?

ULYSSE : Il vous semble excessif?

KLYTEMNESTRE : J'ai vu cet homme deux fois... non, trois, exactement. Il m'a paru... étrange, c'est certain, obsédé, mais de là...

MÉNÉLAS (*poursuivant*) ... à penser que le pauvre beau-frère, une fois de plus, déraile... Eh bien ! je ne déraile pas, chère soeur, figurez-vous. Je vois parfaitement clair. (*s'animant*) Je vois le dessous des choses, leurs racines...

KLYTEMNESTRE : Calmez-vous!

MÉNÉLAS : Je vois le fond d'un drame, ah , d'une comédie où nous gesticulons, tous, comme des marionnettes. (*à Agamemnon*) Tous, oui, et toi le premier !... Et, derrière le rideau, ce sorcier ricaneur, ce sinistre Kalkhas, qui tire les ficelles.

KLYTEMNESTRE : Vous délirez, mon cher.

MÉNÉLAS : Je délire!

KLYTEMNESTRE : C'est sûr. Ce goût, que l'on vous sait, pour l'emphase et le cri, vous porte à faire du monde la scène d'un théâtre. Que ce Kalkhas n'ait rien, ce qui s'appelle rien, qui puisse me séduire, j'en conviens volontiers, mais qu'il soit ce sorcier, sinistre et ricaneur, voilà qui passe les bornes.

MÉNÉLAS : C'est un monstre!

KLYTEMNESTRE : Comme tout le monde.

MÉNÉLAS : C'est un tigre, un chacal, un serpent, un vampire !...

KLYTEMNESTRE : Une ménagerie, en somme.

MÉNÉLAS : Je vous défends de rire.

KLYTEMNESTRE (*avec hauteur*) : Comment?

MÉNÉLAS : Je vous défends de jeter sur l'angoisse d'un homme vos sarcasmes de femme, de femme légère et vaine.

KLYTEMNESTRE : Et moi je vous défends d'ajouter une parole à celles, lourdes et sottes, que j'ai eu la bonté et la patience d'entendre. Sortez!

MÉNÉLAS : Ah! C'est ainsi ?... (*il va à elle*)

ULYSSE : Arrête !

AGAMEMNON : Non! Laisse-le dire!

MÉNÉLAS (*à Klytemnestre*) : Savez-vous ce qu'il veut, l'homme-qui-n'est-pas-un-monstre? Savez-vous ce qu'il guette, mieux, hélas, ce qu'il tient ?... La vie de votre fille.

*Pause brève.*

KLYTEMNESTRE (*avec stupeur*) : Quoi?

MÉNÉLAS : Oui, vous ne comprenez pas, mais cela va vous venir... Les dieux, dont ce Kalkhas s'est fait Premier ministre, les dieux sont furieux. Kalkhas le dit, c'est vrai. Pourquoi ils sont furieux, je ne me charge pas de vous le dire, mais ils le sont, la preuve : nous n'avons rencontré, depuis notre arrivée, qu'empêchements, obstacles, barrières infranchissables. Cette fureur ne fondra qu'arrosée par le sang d'une princesse royale, de la princesse royale. Kalkhas le dit, c'est vrai. Si, comme Ulysse ou moi, vous avez quelque doute, c'est que vous incarnez l'esprit d'indiscipline. Mais, nous trois exceptés, personne ne conteste, du général en chef au dernier des soldats, personne ne discute le génie de Kalkhas ni sa toute-puissance... J'ajoute que nous comptons fléchir l'ire céleste demain matin à l'aube... si l'aube ose paraître d'une journée hideuse.

*Pause brève.*

KLYTEMNESTRE (*à Ulysse, d'une voix blanche*) :

Ce n'est pas vrai?... Ce n'est pas vrai ?...

ULYSSE (*doucement*) : Nous sommes prisonniers, voyez-vous, pris au piège. Je ne veux pas chercher si cette... situation a été concertée, sournoisement préparée, mais elle est, c'est un fait. Nous sommes dans la main d'une sorte de fou, mais fort intelligent, et qui, aux yeux de nos hommes, a figure divine. Que ce fou dise un mot, toute l'armée le suivra. Nos biens, nos existences, nos vies tiennent à ce mot.

*Une pause. Klytemnestre, chancelante, jette ses mains à ses tempes.*

KLYTEMNESTRE (*à voix basse*) : Dieu! tout ce que je vois !... et découvre... et devine !... Tout ce qui court à moi! Et tout ce qui me fuit !... Mes pensées s'entrechoquent, se brisent, se reforment... Je suis comme une épave assommée par les lames... (*un temps, elle se redresse et, vers Agamemnon*) Mais, plus lourd que la mer, plus sombre que le gouffre où je tombe et me perds, je sens sur moi le poids, j'étouffe sous le poids du silence de cet homme. (*elle va lentement à lui, s'arrête, le regarde*)

AGAMEMNON : Si vraiment vous êtes reine, si le manteau royal est, pour vous, non d'étoffe, mais de peau et de chair, si la pourpre royale vous coule dans les veines, si le suc, si la moelle, si l'âme de l'empire habitent dans vos os, vous mettent dans les os comme un squelette de fer, alors vous devez savoir quel monde de grandeur et de désolation, quelle planète, lunaire, de glace mais de lumière, s'éploie sous ce silence.

KLYTEMNESTRE (*étouffant*) : Je sais... je sais... (*cri*) Horreur! (*elle s'écroule*)

*Pause brève.*

ULYSSE : Voilà. Ah ! quel gâchis !... (*il va à elle; à Ménélas*) Eh ! viens donc m'aider, toi!

*Ménélas le rejoint.*

Tu fais une fameuse brute, tu sais.

MÉNÉLAS : Il le fallait.

ULYSSE : Sans doute, mais pas comme ça! (*il se penche sur Klytemnestre*) Courage, Madame, venez... (*ils la relèvent, gémissante, la conduisent au divan, l'y assoient doucement*) (à Ménélas) Fais-lui boire quelque chose, je ne sais pas... un peu de vin.

MÉNÉLAS : Oui, oui... (à Klytemnestre) Pardonnez-moi. (*il va chercher le vin*)

*Klytemnestre est assise, silencieuse maintenant, la tête dans les mains.*

*Un temps.*

ULYSSE (à Agamemnon) : Alors, hein? La vois-tu ?... Est-ce que tu la tiens, cette réalité dont je t'avais bien dit qu'elle ferait des ravages? (*pause; regard à Klytemnestre*) Écoute...

AGAMEMNON : Tout est dit.

ULYSSE : Écoute tout de même... Tu es roi, c'est certain. Je ne le croyais pas. Tu viens de m'apparaître. Tu as reçu, en naissant, ce métier dans le ventre. Mais c'est un rude métier, difficile... Va l'apprendre. Laisse donc les choses, ici, se faner et pourrir. Tout est mal engagé. Pour Kalkhas, on l'expulse. Donne-moi l'ordre, je m'en charge. Et je me charge aussi de faire faire à l'armée un demi-tour par principe! Je lui braquerai le nez du côté du pays et lui ferai humer l'odeur du lait de chèvres et du bois d'olivier... Va-t'en, avec ta femme, et cette charmante fille. Va-t'en, Agamemnon! Tu peux être un grand roi.

AGAMEMNON : Mais je *suis* un grand roi... et non l'un de ces fermiers, qui siègent sous un arbre, mangent dans leur cuisine et règnent sur un monde de chèvres et de cueilleurs d'olives.

ULYSSE : Si tu crois...

AGAMEMNON (*le coupe*) : Laisse-moi dire !... Un grand changement est né, que tu ne veux pas voir. Il n'y a plus, en Grèce, de ces Grecs que tu aimes, et que j'ai détestés. Il n'y a plus, chez nous, à Argos, à Mycènes, à Sparte, même à Ithaque - tu t'en apercevras! - de ces petits-bourgeois, riches et paresseux, qui baillaient leurs journées ; plus de ces artisans, politiciens bavards, toujours prêts à lâcher boutique ou établi pour voler au secours de

l'État; plus de ces paysans, bûcherons et laboureurs, muets comme leurs terres et plus lents que leurs bœufs. Il n'y a plus, en Grèce, que les enfants, les femmes, les vieillards et les morts. Tout le reste est ici. Tout le reste est soldat. Il y a l'armée grecque, mère du peuple grec.

ULYSSE : Sa fille!

AGAMEMNON : Non, sa mère !... Il y a la guerre grecque, matrice de l'empire, de la gloire helléniques.

ULYSSE : Tu entends ce que tu dis?

AGAMEMNON : Je dis ce que j'entends, ce qui résonne, en moi, du désir de l'armée, de la passion du peuple.

ULYSSE : C'est la guerre, cette passion?

AGAMEMNON : C'est elle.

ULYSSE : Tu es fou!

AGAMEMNON : Eh bien! va le leur dire! Va dire ça aux soldats et tu verras, Ulysse, si, seul de tous ces hommes, le fou, ce n'est pas toi!

ULYSSE : Parce qu'ils sont aveuglés! Parce qu'on les a dupés!

AGAMEMNON : Non, parce qu'ils voient clair.

ULYSSE : On les a... envoûtés ! Kalkhas les a saoulés !

AGAMEMNON : Il les a exaltés.

ULYSSE (*poursuivant*) : Mais cette soûlographie, prends garde, se dissipera. Car la folie de la guerre n'est même pas durable, elle est bourrée d'entractes, longs parfois, où tout change. Attention aux entractes! Gare au dernier d'entre eux, et qu'on nomme la paix!

AGAMEMNON : Il n'y a pas de paix.

ULYSSE : Crois-tu que je l'ignore? Entracte, je t'ai dit, mais entracte assez long pour que le drame cesse et que les hommes l'oublient. Est-ce que tu ne crains pas, toi qui nais à la guerre, la fin de cette guerre?... Est-ce que tu ne crains pas que les hommes de la paix, malades, dégrisés, n'aient pour ton héroïsme que colère et horreur?...

*Peu à peu, Klytemnestre sort de son abattement, relève la tête, écoute.*

AGAMEMNON : Que m'importent l'horreur et la colère muettes?  
Je reviendrai vainqueur, nul n'osera parler. Et qui oserait juger?  
L'héroïsme fulgure en un ciel surhumain. Qui donc juge l'éclair?  
ULYSSE : Est-ce que tu ne crains pas que, dégrisé toi-même, tu  
n'aies horreur de toi?

AGAMEMNON : La victoire doit donner, au héros de la guerre,  
une conscience nouvelle et du monde et de soi, une bonne  
conscience. Au vaincu, le remords. Je reviendrai vainqueur.

ULYSSE : Est-ce que tu ne crains pas qu'un... héros de la paix, un  
homme à qui la paix donnerait enfin conscience de la bonne  
volonté du monde et de la sienne, un homme... moi par exemple,  
oui, tiens, moi, pourquoi pas ?... Je rentre de ta guerre, à travers  
ruines et deuils. Tous les cent mètres, je m'arrête au bord de la  
route éventrée et, dans le fossé, sur la ferraille et les cadavres,  
je vomis, Général, je vomis ta victoire. Et, tout à coup, la haine,  
une haine plus belle, plus jeune que l'amour, un grand printemps  
de haine me chante que cette terre, toute jaune de poison, ne  
redeviendra verte, que ce vieux ciel de suie ne retrouvera son  
soleil qu'une fois mort le héros qui a fait de sa fille la première de  
centaines de milliers de victimes... Je te cherche. Je te trouve. Et, en  
riant, je te tue.

*Pause brève.*

AGAMEMNON : Je reviendrai vainqueur, tout puissant, solitaire.  
Loin, tout autour de moi, la gloire aura creusé un retranchement de  
feu. Qui pourrait le franchir, qu'un dieu ou qu'une furie ?... Un dieu,  
si j'ai bien fait ; si j'ai commis un crime, une sifflante furie. Mais pas  
toi. Aucun homme.

*Long silence.*

*Ulysse, d'un pas lent, vient sur le devant de la scène, regarde au loin,  
souponner... Brusquement, il se retourne vers Klytemnestre.*

ULYSSE : J'ai fait ce que j'ai pu, Madame, mais en vain. La vie  
d'Iphigénie tient toute entre vos mains.

*Pause brève.*

KLYTEMNESTRE : Non, hélas !... (*elle se lève*) Non, hélas !... Mes mains ne peuvent rien pour cette pauvre enfant.

MÉNÉLAS (*sursaute*) : Vous dites ?

KLYTEMNESTRE (*à Ulysse*) : Comme les vôtres, elles sont liées, elles sont enchaînées. Plus que les vôtres, même, car si ces mains sont celles d'une femme...

MÉNÉLAS : ... mais d'une mère !

KLYTEMNESTRE (*poursuivant, à Ulysse*) : ... elles sont aussi les mains d'une épouse, d'une reine...

ULYSSE : Voire d'une impératrice.

KLYTEMNESTRE : Ah! je voudrais vous dire, vous peindre le combat qui, dans mon cœur, fait rage...

ULYSSE : Ne prenez pas cette peine, Madame, je l'imagine.

KLYTEMNESTRE (*poursuivant*) : ... mais je ne trouve pas de mots. Les reines sont bien à plaindre.

ULYSSE : Leurs filles aussi, parfois.

KLYTEMNESTRE : Est-il donc impossible de vivre, sans choisir ?...

Et ne peut-on passer les quelques brèves années de l'humaine existence sans se heurter, chaque jour, à la guerre inexpiable que se font sous ce ciel, l'amour et le devoir?

MÉNÉLAS (*à lui-même*) : Vraiment, je crois rêver!

KLYTEMNESTRE (*à Agamemnon*) : Je n'avais pas su voir, mon ami, je m'en accuse, les ressorts de vos actes, ni les inclinations de votre caractère. Je les vois tout à coup, les touche, les comprends...

AGAMEMNON : Je n'ai jamais douté que vous ne fussiez grande.  
(*il lui baise le front*)

*Elle se place à sa droite.*

ULYSSE : Eh bien !... (*soupir*) Pour ce qui me concerne, la question est vidée.

MÉNÉLAS (*bondissant*) : Ulysse!... c'est impossible !... Tu... tu... n'abandonnes pas ?

ULYSSE : Oh ! si. J'ai tout dit, tout tenté...

MÉNÉLAS : Tu n'as jamais tout dit.

ULYSSE : Si ! cette fois.

MÉNÉLAS :Ce n'est pas vrai. Tu as changé d'avis, voilà la vérité. (*se montant*) Tu as changé d'avis, Ulysse calculateur!... C'est Kalkhas qui te fait peur?

ULYSSE : Et quand cela serait?

MÉNÉLAS : Ou alors, c'est ceux-là ? (*il montre les deux autres*)

C'est eux qui t'impressionnent ?... (*changeant de ton, brusquement*) Ulysse, mon vieux, allons! Vois cette enfant qui dort. Vois-la comme je la vois. Figure-toi qu'elle...

ULYSSE (*le coupe*) : Tais-toi! Je ne me figure rien. Et si tu veux m'en croire, tu chasseras sans pitié des images déprimantes...

MÉNÉLAS (*le coupe*) : Grand merci du conseil, homme égoïste et froid, mais il n'est pas pour moi. J'ai le malheur d'avoir de l'imagination.

ULYSSE : Oui, vous avez, vous autres, de l'imagination. Une imagination... grandiose, mais à rebours : vous prévoyez après! Vous jetez à pleines mains le grain de catastrophe et quand autour de vous, lève une moisson de fer, vous accusez le ciel et hurlez à la mort. (*avec force*) Je me refuse à avoir votre vision des choses. Je suis un laboureur, comme dit le roi des rois. Mon imagination est celle de la terre : ses saisons et leurs songes. Mais pour les cauchemars nés de votre désordre, je n'ai que froide raison... Tu comprends cela ?

MÉNÉLAS (*furieux*) : Fort bien! (*il va à Agamemnon*) Salut! roi de la guerre. Salut! roi d'ambition, de trahison, et de meurtre !... Prisonnier d'un pouvoir que, moi-même, je t'ai stupidement donné, je ne peux rien sur toi, rien... que te dire ceci. Je tranche devant toi les liens, profonds et forts, qui nous liaient tous deux : je ne suis plus ton frère. Également je tranche, de par les droits du cœur, les liens de l'Phigénie: elle n'est plus ta fille... (*à Klytemnestre*) Ni la vôtre, Madame! Quand, à l'instant suprême, cette enfant sentira seize années de respect, d'amour, d'admiration lutter contre la peur, contre l'horreur de vous, quelqu'un lui arrachera, comme une touffe d'orties, toute sa piété filiale, quelqu'un fera flamber dans le cœur de cette fille une colère sauvage, une fureur splendide comme une gerbe de roses!... (*il se jette dehors les trois autres ne bougent pas.*)

*Un temps.*

KLYTEMNESTRE : Que faire !... Que faire !...

ULYSSE : Attendre.

*Un temps.*

*cri du SOLDAT (coulisse droite) Général !... J'ai la chose !... (il entre à droite au premier plan) Je l'ai, je l'ai enfin... J'allais abandonner, elle m'est tombée du ciel. Écoutez, écoutez... (avec mystère) Quand le type m'a tué... quand il m'a eu tué, l'homme m'a regardé, oh ! (de tout son être) avec amitié... Voilà, voilà la chose... il a eu ... il a eu cet air, vous savez bien, qu'on a quand on est triste du malheur qui arrive à quelqu'un qu'on aime bien... Quand on est triste, oui, et aussi.. et aussi... comment je vous dirai ça ?... et aussi... indigné, quand on est indigné par un malheur injuste... C'est sa faute, vous me direz. Non, non, c'est pas sa faute !... Faut pas lui en vouloir à cet homme qui m'a tué Général ! (il fait un pas vers la tente) Général !... Si vous aviez pu le voir comme moi je l'ai vu, si vous aviez, comme moi, reçu en plein vos yeux le regard qu'il a eu quand mon sang a giclé, comme moi, vous sauriez que cet homme a pensé que, pendant une seconde, il a su comme je le sais, que ce sang qui coulait, Général, c'était le sien... Maintenant, il n'y pense plus, vous me direz, c'est d'accord. Mais il y a pensé. Et tout ce qui est retombé depuis ce matin - c'est loin! - tout ce qui s'est refermé sur cette graine d'amitié : sa vie, ses os, sa chair, sa peau, son uniforme... tout ça n'empêche pas que la graine est au fond de l'homme et que rien ne peut l'ôter... (nouveau pas vers la tente) Quand on est venu aux ordres, ici, avant de partir, vous avez dit comme ça, Général, que la mission était de chercher l'ennemi. Alors, je viens vous dire... Je suis venu vous rendre compte... (il se met au garde-à-vous) Mission remplie, Général. Y a pas d'ennemi. (il salue et attend)*

*Silence.*

Je comprends que ça vous étonne, Général, mais c'est vrai. Y a rien de plus vrai. Dès que l'homme m'a eu frappé, la guerre s'est... envolée, de dessus lui et moi, comme un oiseau de nuit que le

jour lui fait peur et qui rentre en son trou. Tout le feu de la guerre est mort. Soufflé, oui, d'un seul coup. Il n'est resté qu'une flamme, même pas : une étincelle, dans ses yeux, la pitié. Mais rien ne pourra l'éteindre... (*nouveau pas vers la tente*) Le regard de cet homme est mon soleil de mort. L'homme qui m'a tué est mon plus cher ami. V'là ce que j'avais à dire.

*Silence.*

Pas vrai que c'est... important ?... que c'est la chose du monde la plus ... importante ?

*Silence.*

*On entend une trompette sonner au loin, brumeuse.*

KLYTEMNESTRE (*tressaillant*) : Qu'est-ce que c'est?

AGAMEMNON : Le réveil.

*Silence.*

LE SOLDAT : Alors ?... Qu'est ce que vous dites?... Qu'est-ce que vous allez faire?

*Silence.*

C'est qu'y faut faire quèque chose, Général, et tout de suite !... J'sais bien que ça n'est pas drôle d'arrêter tout ce branle-bas, mais, pas à tortiller, c'est la seule chose à faire... Pas vrai ?...

*Pas de réponse.*

Vous m'entendez ?...

*Pas de réponse, il fait un pas.*

Vous m'entendez? je dis. (*même jeu*) Alors quoi? Vous êtes sourd ? ... (*il entre dans la tente d'un pas lourd, redoutable. Il est devant le général, tout près de lui, qui ne bronche pas*) Le général

en chef n'a pas le droit d'être sourd. Quand y n' resterait, sur terre, qu'une oreille pour entendre ce que pensent tant d'hommes qui lui confient leur vie, cette oreille-là serait celle du général en chef. (*tout contre Agamemnon*) Alors ? Alors ? Alors ?... (*il passe à Klytemnestre*) Et vous, Madame ? Et vous ?... qui êtes femme, et mère... et reine de tous ces hommes qui sont pareils à moi ?... et tout pareils à l'autre ?... Qui êtes pareille, vous-même, aux femmes et aux mères de tous ces hommes-là ? et à ma mère, Madame ?... Oui, vous, qu'est-ce que vous dites ?

*Pause.*

KLYTEMNESTRE (*ailleurs*) : Il fait froid.

AGAMEMNON (*même ton*) : Oui, c'est l'aube.

*Pause.*

*Ulysse va vers le fond; met une bûche dans le feu. Il passe près du soldat.*

LE SOLDAT : Et vous, Seigneur Ulysse?... Vous, le meilleur de tous ? Oui, vous qui êtes un homme à qui on serait content et fier d'être pareil, vous ne dites rien non plus ?

*Ulysse revient du fond et repasse près du soldat.*

Vous ne m'entendez pas ?

*Ulysse vient reprendre sa place au premier plan à droite.*

*Pause.*

(*aux traits qui ne bougent plus*) Vous ne m'entendez pas ?... (*vers la salle*) Alors, hein, bâillonné ? Pas moyen de sortir, de cette caverne-là, (*il se frappe la poitrine*) la voix qui gronde en moi ?... Il n'y a donc personne, pas un être, pas une âme, où mon âme et mon être se coulent, se répandent ?... Ma voix n'a pas de force ?... Et mon silence ?... Non plus ?... Si Je me tais, tout à coup, est-ce que ma

vérité, la même qui dort en vous, ne va pas se lever ?... Je me tais.  
Écoutez!... Voilà le silence...

*La porte du fond s'ouvre. Parait Iphigénie, soutenue par Ménélas.*

KLYTEMNESTRE (*cri*) : Ma fille! (*elle veut s'élancer*)

MÉNÉLAS (*durement*) : Non, laissez-la!

*Sitôt passé la porte, Iphigénie s'arrête, pâle, les yeux au loin.*

LE SOLDAT (*la regardant*) : Oui, voilà le silence. (*il va, à reculons, se placer à la face jardin de la tente, symétriquement avec Ulysse, qui est à la face cour*)

MÉNÉLAS (*un peu derrière Iphigénie, comme s'il était la voix d'une douleur muette*) : C'est fait. Elle sait tout. Tout! Je lui ai tout dit... Comment nous sommes debout, après cela, elle et moi, vraiment je ne le sais pas. Non, je ne comprends pas comment nous avons pu, elle et moi, supporter la violence des mots qui sortaient de moi et lui entraient en elle. Nous voici, cependant, tous les deux, devant vous... L'espérance nous reste, et à moi plus qu'à elle car cette grave jeunesse ignore l'illusion qui ment à ma vieillesse. Oui, je nourris l'espoir que vous n'oserez pas, que vous ne pourrez pas prononcer, devant elle, une condamnation, qui, dite par ma bouche, me semblait tout à l'heure le songe ensanglanté d'une vieille nuit barbare...

*Silence.*

*Sanglot de Klytemnestre.*

LE SOLDAT (*avec stupeur*) : Une... condamnation?

*Silence.*

MÉNÉLAS (*s'animant*) : Dites-lui, si vous l'osez, que vous voulez sa vie!

LE SOLDAT : Quoi?

MÉNÉLAS : Répétez, sous son regard, la loi qu'en son absence Kalkhas a faite contre elle !... Dites-lui, osez lui dire que, pour

donner le branle à la folie guerrière, vous vous êtes jetés dans la folie tout court...

KLYTEMNESTRE (*en larmes*) : Taisez-vous, je vous en prie!

MÉNÉLAS (*même jeu*) : Osez lui dire, allons, que, pour convier une mort, paresseuse et sans faim, au festin de vos batailles, vous allez lui offrir en manière de hors-d'œuvre...

KLYTEMNESTRE (*le coupe*) : Par pitié, taisez-vous!

*Silence.*

LE SOLDAT : Mais qu'est-ce que ça veut dire?

KLYTEMNESTRE : Parle, ma petite fille... parle, je t'en conjure... Ne reste pas ainsi, murée dans un silence qui t'étouffe et me tue...

LE SOLDAT (*à Ulysse*) : Hein? Qu'est-ce que ça veut dire?

KLYTEMNESTRE : Défends-toi, ma chérie !... Pleure, supplie, insulte !... Que le battement de ton cœur, que le cri de ton sang couvrent, emportent tout !... Parle, Iphigénie, parle! (*elle veut courir à elle, Agamemnon la retient*)

AGAMEMNON : Non, ne la touchez pas ! Laissez-la seule et grande.

KLYTEMNESTRE : Elle est si jeune, si faible...

AGAMEMNON : Elle est de haute race, celle qui puise ses ressources dans son dénuement et sa force suprême dans l'extrême faiblesse.

KLYTEMNESTRE : Mais ce n'est qu'une enfant...

AGAMEMNON : Cette enfant va entrer dans l'immortalité. Qu'est, au prix d'un séjour de mystère et de gloire, le rude, mais bref passage des portes de la mort ?

*Pause.*

IPHIGÉNIE (*gémissement*) : Mourir... (*elle vacille, Agamemnon fait un pas, elle se redresse*) (*cri*) N'approchez pas !

*Agamemnon s'arrête.*

*Pause.*

*(tout bas, comme une mélodie)* Si seulement je pouvais m'empêcher de trembler... arrêter ce frisson qui coule, mais qui coule, tout le long de mes veines et me glace le sang...

AGAMEMNON : Prenez courage.

IPHIGÉNIE *(cri)* : Pas vous !... *(reprenant sa mélodie)* Je tremble, j'ai froid, j'ai peur... C'est comme si je portais l'hiver sur mes épaules... La neige tombe sur moi. La neige des années. Je suis vieille. *(avec terreur)* Je suis vieille.

AGAMEMNON : Écoutez...

IPHIGÉNIE : Non, pas vous !... *(elle reprend)* J'ai vieilli, tout à coup, d'une vie... d'une longue vie... Je suis une vieille femme, solitaire, stérile... qui ignore l'amour, qui n'aura pas d'enfants... qui a une maladie incurable... mortelle...

AGAMEMNON : Ma fille...

IPHIGÉNIE : Pas ce nom !... Je ne l'ai plus, je ne l'ai pas, je ne l'ai jamais eu. Je suis une pauvre fille née de père inconnu.

AGAMEMNON : Assez, vous m'outragez. Et vous vous outragez. Ce soin que vous prenez de vous-même est indigne. Si cruelle que soit l'épreuve où vous peinez, elle n'est qu'une des tâches du métier royal, qui est votre métier. Si le sort l'eût voulu, vous eussiez été reine.

IPHIGÉNIE *(avec douleur)* : J'eusse été reine, oui. Et je ne le serai point... *(avec une violence soudaine)* Et pourquoi? Je vous le demande. Je vous le demande à tous. *(Elle les regarde)*.

LE SOLDAT : Oui, pourquoi?... Répondez!

*Pause.*

AGAMEMNON *(avec effort)* : Les dieux ont désigné...

IPHIGÉNIE *(vite et dur)* : Laissez les dieux tranquilles!

*Pause.*

AGAMEMNON : Le sort a désigné notre famille royale pour assumer la charge, redoutable, du pouvoir. Vous avez à porter votre part de cette charge. Elle est lourde, j'en conviens.

IPHIGÉNIE : Vous en convenez!

AGAMEMNON : Hélas !... Mais qu'y puis-je, que pleurer?

IPHIGÉNIE : Vous pleurez?

AGAMEMNON : En secret.

IPHIGÉNIE : Hoo !... Ai-je vécu seize ans près d'un homme, tout près, dans la chaleur d'un homme dont le souffle m'était plus tendre que mon souffle, pour découvrir soudain, en lui, un étranger? un être dur, obscur, ah !... incompréhensible ?... (*lentement, très directe*). Je suis épouvantée.

AGAMEMNON : Et moi, je suis déçu. Qu'une fille du commun, née pour l'obscurité, regrette époux, foyer, et le long crépuscule de la vie quotidienne... Mais quant à vous, princesse, j'eusse cru qu'il fallait, pour vous « épouvanter », images moins radieuses que le bien du pays, son honneur et sa gloire.

IPHIGÉNIE : Ah! Ces mots que j'entends depuis que j'ai des oreilles, et qui n'ont plus de sens, de couleur ni de forme! Tous ces grands mots pourris !... (*avec violence*) Dites-moi la vérité! Je ne veux pas mourir dans cette pourriture. J'aurais donné ma vie pour une chose... réelle. Et vous le savez bien. Mais qu'on me la prenne de force, par trahison... et pour rien!

AGAMEMNON : Rien, la colère du ciel?

Rien, la vengeance des Grecs?

IPHIGÉNIE (*comme recevant des coups*) :

Non, non, non! Pas ces mots!

AGAMEMNON : Rien, la puissance de Troie, sa force, son orgueil ?

IPHIGÉNIE (*comme pliant sous les coups*) : Mensonges, tout cela! Mensonges!

AGAMEMNON : Rien, cette guerre sacrée?

IPHIGÉNIE (*chancelante*) : Mensonges! Mensonges ! Mensonges!

KLYTEMNESTRE (*cri*) : Elle va tomber!

LE SOLDAT : Tiens bon!

*Silence.*

*Un temps.*

*Iphigénie se redresse puis, tout bas, fermement, à sa mère et à son oncle qui se sont approchés.*

IPHIGÉNIE : Que personne ne me touche!

*Pause.*

LE SOLDAT : Tiens bon, petite princesse!

*Elle tourne, très lentement, la tête vers le soldat et lui répond:*

IPHIGÉNIE : Oui... oui...

LE SOLDAT (*bas, avec joie*) : Elle m'entend!

*Silence. Il fait un pas vers elle.*

Vous m'entendez?

IPHIGÉNIE : J'entends... (*on dirait une aveugle: c'est son oreille qui voit, ses yeux, bien qu'ouverts, sont comme s'ils étaient clos*). Où êtes-vous?

LE SOLDAT : Ici.

IPHIGÉNIE : Mais où?

LE SOLDAT : Tout près de vous...

*Il faut, naturellement, qu'il y ait beaucoup d'« air » entre les répliques de leur dialogue.*

N'ayez pas peur.

IPHIGÉNIE : C'est drôle, je n'ai plus peur du tout.

KLYTEMNESTRE (*bas*) : Que dit-elle?

MÉNÉLAS (*de même*) : Laissez-la!

IPHIGÉNIE (*au soldat*) : Je vous connais.

LE SOLDAT : Bien sûr... On se connaît tous.

IPHIGÉNIE : Bien sûr... Mais je ne sais pas votre nom.

LE SOLDAT : Moi non plus. Ça ne fait rien.

IPHIGÉNIE : Oui, oui, ça ne fait rien. (*elle sourit*).

KLYTEMNESTRE (*à Agamemnon*) : A qui parle-t-elle ?

AGAMEMNON : Le sais-je ?

KLYTEMNESTRE (*avec angoisse*) : Elle n'est pas ?... Elle n'est pas ?...

(*cri*) Iphigénie !

IPHIGÉNIE (*d'un autre monde*) : Silence !...

*Un temps... Iphigénie rayonne...*

*Brusquement on entend, très loin, une trompette solitaire, barbare.*

AGAMEMNON (*bas*) : La grande sonnerie d'Arès. Les troupes se rassemblent.

KLYTEMNESTRE (*avec effroi*) : Dieux !

*La trompette se rapproche. Iphigénie pâlit, jette ses mains à sa gorge.*

IPHIGÉNIE (*anxieusement*) : Tu es là ?

LE SOLDAT : Je suis là. Je ne te quitterai pas.

IPHIGÉNIE : Jamais ?

LE SOLDAT : Jamais.

IPHIGÉNIE : C'est bien. (*de nouveau elle sourit*)

KLYTEMNESTRE : Ma chérie...

IPHIGÉNIE (*par-dessus son épaule*) : Taisez-vous.

KLYTEMNESTRE : Il ne faut pas laisser la douleur...

IPHIGÉNIE (*se retourne et violemment*) : Taisez-vous! (*elle fait un pas vers eux*). Cet instant est à moi... (*de nouveau un pas vers eux, qui reculent, vers le fond gauche. Plus fort :*)... à moi !... Il m'appartient !...

*Ménélas baisse la tête.*

*Ulysse se détourne et tire vers la droite.*

*Les deux jeunes gens restent seuls en scène.*

(*vivement, au soldat*). Tu es là ?

LE SOLDAT : Sois tranquille.

IPHIGÉNIE (*avec joie*) : Oh ! Je suis très tranquille. (*elle revient à lui*).

LE SOLDAT : Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

IPHIGÉNIE (*ailleurs*) : Je ne sais plus.

LE SOLDAT : C'est Kalkhas ?

IPHIGÉNIE (*même jeu*) : Oui. Qu'importe ?

LE SOLDAT : Dire que je l'ai cru, comme tous, un type formidable et que maintenant, ah ! maintenant !... Qu'est-ce qu'il a contre toi?...

IPHIGÉNIE : Laisse. N'en parlons pas.

LE SOLDAT : Ça te soulagerait.

IPHIGÉNIE : Mais je suis soulagée. Tu as tiré de moi un poids... insupportable. Jamais je n'ai été si légère, si jeune...

LE SOLDAT : Tu vas lutter?  
IPHIGÉNIE : Lutter ?...  
LE SOLDAT : Oui, contre tous ces vieux...  
IPHIGÉNIE (*souriante*) : Je vais leur échapper...  
LE SOLDAT : Comment?  
IPHIGÉNIE (*achevant*) : ... et te rejoindre.

*Un petit temps.*

LE SOLDAT (*saisi*) : Oh!

*Silence.*

IPHIGÉNIE (*gravement*) : Ils me dégoûtent tellement...  
LE SOLDAT : Oui.  
IPHIGÉNIE (*plus fort*) : Ils me répugnent si fort...  
LE SOLDAT (*même jeu*) : Oui!  
IPHIGÉNIE (*plus fort*) : Ils ont mis dans ma gorge, mon cœur, dans tout mon être une nausée si lourde, une haine si furieuse, que, même s'ils imploreraient, à genoux, mon pardon, je les fuirais, fuirais... (*très fort*) Je m'arracherais de leur monde, de leur terre, de leur air !  
LE SOLDAT (*avec enthousiasme*) C'est bien ! C'est... oh ! c'est bien! Moi aussi!... Avec toi ! On s'en va. On les plaque.  
IPHIGÉNIE (*ne comprend pas*) : ... Plaque?  
LE SOLDAT : On les laisse tomber. Salut! Bonsoir tout le monde !  
IPHIGÉNIE (*souriant*) : Tu es jeune, hein?  
LE SOLDAT J'étais. Je... j'avais vingt-deux ans.  
IPHIGÉNIE : Tu... avais ?...  
LE SOLDAT : Non, je les ai. Je les aurai toujours.  
IPHIGÉNIE : J'aurai toujours seize ans?  
LE SOLDAT Jusqu'à la fin des fins, quand ils parleront de toi, ils diront : cette enfant.

*Commencement des tambours, une marche lente, lourde.*

Allez, courage, ma fille.

*La porte du fond s'ouvre. Paraît le serviteur.*

LE SERVITEUR (*à Agamemnon*) : Les troupes sont rangées. Kalkhas attend.

AGAMEMNON : C'est bon.

*Sort le serviteur.*

LE SOLDAT : Kalkhas, l'ami! le père! Kalkhas, le dieu du peuple !... Allez, ma fille, en route. Le peuple, c'est les morts.

*Tambours toujours.*

AGAMEMNON (*s'avançant*) : Princesse...

IPHIGÉNIE (*le coupe*) : Pas un mot! (*vite, au soldat*) Tu es là ? Tu es là ?

LE SOLDAT : Tu n'as pas peur ?

IPHIGÉNIE : Je tremble.

LE SOLDAT : Pas de peur, d'espérance.

IPHIGÉNIE : Tu crois?

LE SOLDAT : J'en suis sûr. La peur, c'est pour les vieux. Laisse-la avec tout le reste !... Ils ne peuvent pas comprendre, ils ne veulent pas savoir tout ce qu'il y a d'amour, dans le monde, et d'amitié.

C'est pour ça qu'ils mourront, qu'ils meurent, d'épouvante ...

En route, ma fille, en route !... On n'a plus peur, nous autres.

IPHIGÉNIE (*bas*) : Un petit peu.

LE SOLDAT : Rien du tout!

IPHIGÉNIE : Si, si... j'ai peur. Mourir...

LE SOLDAT : Pas mourir, t'envoler !... Meurs, ma fille, en riant! Meurs pour ne pas être femme dans l'empire de Kalkhas! Meurs pour ne pas être mère de sujets de Kalkhas! Meurs pour ne pas vieillir dans le monde de Kalkhas! Meurs pour rester toujours jeune, libre, vivante!

IPHIGÉNIE (*bas, avec force*) : Oui, oui... Tu as raison.

*Il la prend par la taille. Ils vont pour se tourner vers la porte du fond*

ULYSSE (*d'une voix étranglée*) Iphigénie...

IPHIGÉNIE (*doucement*) : Ulysse?

ULYSSE : Je m'accuse. Je... m'accuse. J'aurai dû,  
je sais bien... je sais... Pardonnez-moi.

IPHIGÉNIE : Pourquoi ne pas me tutoyer, Ulysse, comme avant?

ULYSSE : Parce que tu es trop... *(sa voix crève)* grande... Écoute-moi.  
J'ai cru... j'ai cru, oui, jusqu'à toi, que pour atteindre à mon âge,  
en ce temps de violence et de meurtre, il fallait... eh bien! oui, une  
sorte de courage. C'est faux, Iphigénie. Pour vieillir, aujourd'hui,  
dans un monde de folie et d'énorme bêtise, il faut une avarice, une  
lâcheté... énorme.

IPHIGÉNIE : Ulysse...

ULYSSE : O mon enfant! *(il la serre dans ses  
bras, la repousse puis s'écarte).*

LE SOLDAT : Celui-là comprenait... Mais qu'est-  
ce que c'est comprendre? Allez viens!

IPHIGÉNIE : Serre-moi fort !

*Tambours toujours - très rudes. Ils se tournent vers le fond.*

*(à Ménélas)* Adieu, mon oncle!

MÉNÉLAS : Hélas! *(il pleure)*

LE SOLDAT : Celui-ci était bon... Mais qu'est-ce que la bonté?

*Pause.*

AGAMEMNON : Allons, princesse... *(il lui fait signe d'avancer)*

IPHIGÉNIE : Ah ! non. Passez devant! C'est vous, les condamnés.

*Ils sortent: Agamemnon, Klytemnestre, Ménélas, puis, enlacés, les  
deux jeunes gens.*

*La porte reste ouverte.*

*Les tambours s'éloignent.*

*Un temps.*

ULYSSE : Une énorme lâcheté...

*Il va fermer la porte, les tambours s'assourdissent, puis il se met à  
marcher, tête basse, les bras croisés.*

*Un temps. Ulysse marche.  
Brusquement les tambours font un grand roulement, sinistre,  
terrifiant. Ulysse s'arrête sur place. Le roulement va croissant, monte,  
se casse net.*

*(avec douleur) Petite fille !... Petite fille !...*

*Il tombe sur le lit, la tête dans les mains. Un long temps de silence.  
Soudain, il dresse la tête, suit quelque chose dans l'air, se met  
debout d'un jet, regarde, cherche, flairer...  
On entend un son mince comme un soupir de flûte.*

*(avec une stupeur horrifiée)*

*Le vent !  
Les parois de la tente commencent à s'agiter.*

*Ah ! les salauds !*

*La porte se rouvre, d'un coup. Rentre le serviteur, exalté, hors de lui.*

**LE SERVITEUR :** Général !... Général !... Ça y est ! Ça y est ! Ça souffle!

**ULYSSE furieux :** Je le sais bien !

**LE SERVITEUR :** Tout s'envole ! Hein ? Qu'est-ce que j'avais dit !  
Ha ! Quel as, que le Vieux ! Quel bonhomme formidable !

**ULYSSE :** Tu ne devines donc pas ?...

**LE SERVITEUR (le coupe) :** J'étais sûr qu'il trouverait. Mais alors,  
tellement sûr... Y avait qu'à le voir chaque nuit suivre le bord de la  
mer...

**ULYSSE (atterré) :** Tu l'as vu ?

**LE SERVITEUR (trionphant) :** Chaque nuit !... Et il regardait l'eau. Et  
puis après, le ciel, au travers d'une espèce de... machin à lunettes.  
On aurait dit, j vous jure, qu'il comptait les étoiles... Et j'l'ai dit à  
personne ! Même pas à vous ! Et hier, avant le jour...

**ULYSSE (même jeu) :** Hier ?

**LE SERVITEUR :** Oui, avant le jour. Il marchait sur la plage, avec ces  
gens...

ULYSSE : Quelles gens ?

LE SERVITEUR : Eh ben ! des gens d'ici, des matelots, des pêcheurs... Ils lui montraient la côte, le cap qui coupe la mer, et les nuages au ciel. Et ça s'expliquait dur !

ULYSSE : Mais tu ne comprends donc pas ?...

LE SERVITEUR : Qu'est-ce que je ne comprends pas ? J'ai compris avant vous ! J'ai toujours été sûr, vous ne direz pas le contraire, que dès qu'on se déciderait à obéir au Vieux, le vent obéirait, lui aussi, comme tout le monde. C'était tellement sûr que ça soufflait déjà avant que la Princesse...

ULYSSE (*cri*) : Qu'est-ce que tu dis ?

LE SERVITEUR : C'que j'dis : la fille était encore ici, là où nous sommes, que le vent s'mettait en route.

*Un petit temps.*

ULYSSE (*d'une voix tonnante*) : Et alors ?

LE SERVITEUR : Alors quoi ?

*Pause.*

ULYSSE : Rien, va-t'en !

LE SERVITEUR : Mais...

ULYSSE (*furieux*) : Va-t'en !

LE SERVITEUR : Y a pas à être jaloux. C'est pas un homme comme nous.

ULYSSE : Si tu ne disparais pas, je te jure que...

LE SERVITEUR : Oh ! ça va. (*il sort et claque la porte*)

ULYSSE (*vers la porte*) : Sauvage, va, sauvage !... Stupide ! Inguérissable ! Inexpiable sauvage !

*Un temps.*

*Il soupire, se calme, vient lentement au public, s'arrête vers l'avant-scène, et, tout bas, la tête droite, le regard loin dans la salle, avec une tristesse dont on sent qu'elle le gorge:*

Athéna, O déesse, à qui je ne crois plus, je crois à ta sagesse. Je crois à la sagesse qu'en quittant notre ciel tu as laissée ici, dans un monde de fous, comme un parfum des anciens temps, comme l'odeur de jeunesse d'un grand secret perdu.

*Il laisse tomber sa tête tandis que le rideau baisse.*

### **Rideau**

Juillet 1951 - Mars 1952